55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 27 7 JUILLET 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT	Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Protonotaire apostolique *ad instar participantium* Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
FONDATEUR	DIRECTEUR

CHRONIQUE D'APOSTOLAT SOCIAL

SOMMAIRE

I. NOTES EN MARGE DE L'ENCYCLIQUE « *Divini Redemptoris* » (suite). — 1. Part de vérité du marxisme : attitude du catholique. — 2. Doctrine de l'Eglise : vue synthétique ; Dieu ; l'homme et la société. — 3. Les remèdes : retour à l'Evangile ; justice sociale. — 4 La « main tendue » : ce que dit l'Encyclique ; histoire de la tactique ; portée de la condamnation ; le message de Noël. — 5. Aux prêtres : « Allez au peuple » ; l'exemple de la pauvreté.

II. L'ACTION CATHOLIQUE A TRAVERS LES REVUES. — 1 Le contenu de l'A. C. *(Vie Intellectuelle)*. — 2. A. C. et organisation *(Nos Œuvres)*. — 3. Le militant d'A. C. et le mandat hiérarchique *(Nos Œuvres)*. — 4 Une expérience d'A. C. dans les milieux adultes de la Bourgeoisie *(Nos Œuvres)*. — 5. Concrètement, qu'y a-t-il de changé ? Un exemple *(L'Union)*. — 6. Isolement, ou libération ? *(Cahiers d'Action religieuse et sociale)*. — 7. Est-on tellement en sûreté en suivant les consignes de l'Eglise ? *(Cahiers d'Act. rel. et soc.)*. — 8. Témoignages convergents de deux écrivains politiques *(Dossiers de l'A. P., Cahiers d'A. rel. et soc., Docum. cath.)*. — 9. Patronage et Action Catholique *(Union, Patronage)*.

III. BIBLIOGRAPHIE. — 1. Cardinal Verdier : *L'Eglise et la Liberté spirituelle*, — *Petit Manuel des questions contemporaines*. — 2. Abbé Courtois : *Pour réussir auprès des enfants*. — 3. Mgr Richaud : *Le Pape et le Communisme*. — 4. Andrew Smith : *J'ai été ouvrier en U. R. S. S.* — 5. R. P. Lelotte, S. J. : *Pour réaliser l'Action catholique*. — 6. M. Deslandres et A. Michelin : *Il y a cent ans*. — 7. R. P. Croizier, S. J. : *Devant l'Ordre nouveau*. — 8. Abbé Bourceret : *Petites conférences sur les encycliques pontificales*. — 9. Abbé Vallée : *La parabole du Forgeron*. — 10. Abbé Barthélemy : *Notions sur l'organisation chrétienne de la Société et sur la Morale sociale*. — 11. Yves Simon : *Trois leçons sur le Travail*. — 12. F. Boverat : *La dénatalité mortelle*. — 13 . G. Monin : *La vie intime des époux*. — 14. Jean de Courberive : *La maison bâtie sur le roc*. — 15. Editions jocistes. — 16. Xavier Vitry : *Les hommes aux mains vides*. — 17. Ed. Montier : *Sois sportif*. — 18. Ed. Montier : *A l'école de Bossuet*. — 19. Lora : *Trop belle ?* — 20. Abbé Isnard : *Les chevaliers de Saint-Louis*. — 21. Stanislas Charrier : *Pour ranimer la flamme*. — 22. Ernst Feldkamp : *Le Calvaire de la Jeunesse catholique allemande*.

I. — EN MARGE DE L'ENCYCLIQUE *Divini Redemptoris* *(Suite)*

La première partie de « *Divini Redemptoris* » est consacrée à un exposé doctrinal du communisme athée ; et c'est à expliquer cette partie que nous nous sommes attachés dans un précédent article [1]. « Mais comment se fait-il, demande le Pape, qu'un tel système, depuis longtemps dépassé scientifiquement et démenti par la réalité des faits, puisse se répandre aussi rapidement dans toutes les parties du monde ? » C'est que le communisme a su capter de justes aspirations ; d'autre part, le terrain était préparé par le libéralisme et le laïcisme ; enfin, il faut tenir compte d'une propagande acharnée, facilitée par l'indifférence de la presse mondiale. De toutes ces raisons la première retiendra notre attention.

[1] *Ami* du 7 avril 1938.

1° *Part de vérité du marxisme*

Lisons l'Encyclique :

« *Sous prétexte de ne vouloir que l'amélioration du sort des classes laborieuses, de supprimer les abus réels provoqués par l'économie libérale et d'obtenir une répartition plus équitable des richesses (objectifs parfaitement légitimes, sans aucun doute), en profitant de la crise économique mondiale, le communisme réussit à faire pénétrer son influence même dans les milieux sociaux où par principe on rejette le matérialisme et le terrorisme. Et comme toute erreur contient une part de vrai, cet aspect de la vérité, auquel Nous avons fait allusion, a été habilement mis en relief suivant les temps et les lieux...* » (*D. R.*, 15).

De ce passage se déduit l'attitude de l'apologiste catholique. Celui-ci se gardera bien de rejeter indistinctement tout ce qui est véhiculé par le marxisme. Ne serait-ce pas pactiser avec l'erreur libérale et heurter des aspirations humaines légitimes ? De nobles esprits l'ont déjà compris et se sont efforcés de tracer la voie à une réfutation qui porte.

M. Maritain, par exemple, a parlé du « grand éclair de vérité qui traverse toute son œuvre (de Marx) » ; il estime, en conséquence, « qu'une juste critique du marxisme... doit se proposer d'abord d'y distinguer certaines intuitions vraies d'avec les faux principes et les conceptualisations erronées qui les ont déformées dès l'abord. » Et il donne une esquisse de ce que pourrait être ce travail de discrimination :

« Marx a vu l'importance essentielle du régime de production dans l'évolution ; il y a dans le matérialisme historique une vérité mal formulée qu'une philosophie qui appliquerait au mouvement de l'histoire les principes de l'hylémorphisme [2] pourrait sauver : mais chez

[2] Distinguer la cause matérielle et la cause formelle. La cause formelle est ici représentée par la vie de l'esprit dans la société ; la cause matérielle par les conditions économiques. L'esprit agit efficacement pour orienter une évolution ; mais les données matérielles, conditions naturelles ou techniques, interviennent aussi : que l'on compare une chrétienté moderne à une chrétienté médiévale, une chrétienté noire à une chrétienté américaine.

Marx elle est gâtée... par un monisme athée d'origine hégélienne. — Marx a vu de même le caractère usuraire que l'esprit capitaliste a imprimé à l'économie moderne ; il a conceptualisé cette intuition dans une théorie erronée de la plus-value. — Il a vu que la lutte des classes est la conséquence effective du système capitaliste, et que la grande tâche historique des temps modernes sera l'émancipation sociale du prolétariat ; mais il a bloqué cette intuition avec un messianisme de guerre sociale inexpiable et une fausse philosophie de l'homme et du travail, aboutissant à socialiser l'être humain tout entier [3]. »

Les valeurs humaines que le marxisme détient captives et qui séduisent des âmes affamées par les privations du libéralisme et du laïcisme, sont sauvegardées par le christianisme. Le Pape les dégagera en opposant aux déformations communistes la simple et pure vérité chrétienne ; il demandera en outre à ses fils d'en rendre témoignage en y conformant leur vie. C'est l'objet de la deuxième et de la troisième partie de l'Encyclique.

2° *Doctrine de l'Eglise*

La deuxième partie expose donc la doctrine de l'Eglise. En face de la Cité sans-Dieu, elle dresse la « Cité humaine », non pas une cité habitable pour une humanité abstraite, mais bien pour l'humanité de fait, régénérée par la grâce et divinisée, et donc la Société « telle que nous l'enseignent la raison et la révélation par l'intermédiaire de l'Eglise. » *(D. R.,* 25).

Cet exposé fait une synthèse rapide d'une doctrine développée dans les autres encycliques : *Casti Connubii* et *Divini illlius Magistri*, sur le mariage et l'éducation chrétienne ; *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*, sur la condition ouvrière et sur l'ordre social ; *Diuturnum* et *Immortale Dei*, sur la conception chrétienne de l'Etat. Plusieurs fois le Pape renvoie explicitement à ces documents. Pouvait-il marquer plus clairement leur actualité persistante et le profit que nous trouverons toujours en leur étude ?

A la clé de voûte de l'édifice chrétien : *Dieu* *(D. R.,* 26). Son existence n'est pas ici démontrée, mais simplement et fermement posée, comme le témoin affirme ce qu'il sait. Cette vérité est située comme à la place d'honneur, ainsi qu'il est juste : Dieu a la prééminence sur toute créature. Une autre raison intervient, relative au sujet traité : de même que dans le système communiste l'athéisme est au principe et au terme, de même Dieu est principe et fin de l'ordre véritable, et donc de la cité vraiment humaine. Nier Dieu, c'est fausser la nature de l'homme et de la famille, détruire le fondement de leurs droits, pervertir tout l'ordre social.

Ce court paragraphe condamne du même coup toute construction doctrinale ou pratique qui prétend barrer la route au communisme en mettant à la base la même négation de Dieu. Aux mythes communistes on oppose ceux de la *Race* ou de la *Nation*. Orchestration nouvelle ou variations sur un même thème. L'homme en effet n'est pas mieux traité et la civilisation est pareillement compromise. Ainsi les évêques allemands, courageusement dressés contre le néo-paganisme allemand, ont dénoncé l'inanité des prétextes antibolchevistes :

« Ce ne sont point des armes de guerre qui atteindront le bolchevisme dans sa racine dernière. Il ne sera vaincu que par la résurrection de l'Europe, et de notre pays en particulier, en Jésus-Christ et en son Eglise... Quiconque ne combat pas le bolchevisme sur le terrain religieux lui ouvre par là-même la porte sur le terrain politique et économique. » *(Manifeste de Fulda, 1936).*

De même le Saint-Père : « Partout où l'on combat l'Eglise catholique et la religion, partout où l'on combat l'influence bienfaisante qu'elles exercent sur l'individu, on combat en même temps pour le triomphe des forces de destruction. » *(Discours du 14 sept. 1936).*

Rappelons enfin que l'encyclique *Mit brennender* (14 mars 1937), précédant de quelques jours *Divini Redemptoris*, a d'abord rétabli la vérité sur Dieu et défendu ensuite les droits de la personne humaine contre les atteintes de la collectivité.

Dieu, telle est donc la vérité première sur laquelle repose tout l'ordre humain. L'exposé qui suit y puise toute sa valeur. Signalons comme émergeant en pleine lumière la doctrine concernant les rapports de l'homme avec la société. Le prochain compte-rendu de la Semaine Sociale de Clermont en fournira un ample commentaire, ce qui nous dispense d'en parler ici.

« Belle théorie, dira quelqu'un, mais que l'Eglise n'a pas su appliquer. » — Le Pape repousse l'accusation et conclut par ces graves paroles :

«... *Il n'y aurait ni socialisme ni communisme* si les chefs des peuples n'avaient pas dédaigné ses enseignements et ses maternels avertissements. Mais ils ont voulu élever, sur les bases *du libéralisme* et *du laïcisme*, d'autres constructions sociales...; elles s'écroulent misérablement l'une après l'autre, comme doit s'écrouler fatalement tout ce qui ne repose pas sur *l'unique pierre angulaire qui est Jésus-Christ.* » *(D. R.,* 38).

3° *Les remèdes*

Dans la troisième partie de l'encyclique, le Pape propose des remèdes. Il ne suffit pas en effet d'opposer théoriquement « la doctrine de salut » à l'idéologie communiste. « Mais il faut que cette doctrine passe dans la pratique de la vie... Voilà pourquoi *la tâche la plus urgente*, à l'heure actuelle, c'est d'appliquer énergiquement les remèdes appropriés et efficaces pour détourner la révolution menaçante qui se prépare. » *(D. R.,* 39).

1° *Retour à l'Evangile.* — Le remède est bien celui que l'on peut attendre du Vicaire du Christ.

[3] Maritain, *Humanisme intégral*, p. 92. — Un essai de ce genre et plus poussé a été fourni par le P. Fessard, dans *Le dialogue*..., ch. v. Après avoir constaté que, historiquement et de fait, le marxisme est un système athée, le R. P. reprend le dessein de Marx (la libération de l'homme) en une dialectique ouverte à Dieu. Il conclut avec hardiesse : «... Il nous est apparu que le communiste qui renoncerait à édifier l'homme sans-Dieu n'aurait pas pour autant à « compromettre sa doctrine », ni même à renier le meilleur du marxisme. Bien au contraire, c'est par là seulement qu'il pourrait devenir pleinement fidèle à sa vérité profonde. Vérité profonde qui nous a permis d'apercevoir finalement en Marx un théoricien inconscient et un constructeur involontaire du Corps Mystique du Christ. » Car, explique le R. P., la « part de vérité » du marxisme, « au même titre que les vérités mises au jour par les précédentes hérésies, doit s'insérer, avec le progrès humain qu'elle entraîne, dans la Plénitude du Christ. » *(Op. cit.,* p. 188-189).

Il ne s'en prend pas aux égarés et aux rebelles : il se tourne paternellement vers ses fils restés fidèles, et c'est à eux qu'il s'adresse « comme un père au milieu du cercle de famille ». « Le remède fondamental, leur dit-il, consiste *dans une rénovation sincère de la vie privée et publique selon les principes de l'Evangile* chez tous ceux qui se glorifient d'appartenir au Christ, afin qu'ils soient vraiment le sel de la terre... » Aux catholiques donc de s'amender, de se sanctifier. C'est par là que doit commencer la réforme de la société. Si déjà dans une élite fleurit une sainteté laïque, cependant, avoue le Saint-Père, « il reste encore beaucoup à faire. Même dans les pays catholiques, un trop grand nombre de personnes ne sont pour ainsi dire que des catholiques de nom. » Il dénonce « *cette religion de façade* », indigne de la perfection chrétienne, vain rempart contre la révolution.

Deux préceptes évangéliques sont alors rappelés avec insistance : le *détachement des biens de la terre* et *la loi de charité*. Ce sont des pages à méditer ; nous y trouverons des thèmes d'entretiens pour alimenter la spiritualité des groupes spécialisés [4].

« Mais pour être authentiquement vraie, la charité doit toujours tenir compte de *la justice.* » L'entretien se prolonge donc par un développement sur la vertu de justice. On remarquera au passage cette sévère appréciation du régime libéral : « Nous nous adressons tout particulièrement à vous, patrons et industriels chrétiens, dont la tâche est souvent si difficile, parce que vous portez le lourd héritage des fautes d'un régime économique injuste... »

2° *Justice sociale.* — Une fois de plus il nous faut passer sur des pages bienfaisantes à l'âme. Seul le passage consacré à la justice sociale nous retiendra un instant. Il marque, nous semble-t-il, une étape importante pour l'histoire — progrès ou seulement retour — de cette notion.

L'idée de justice sociale certes n'est pas nouvelle. Sous le nom de justice générale ou légale, elle a été définie très exactement par le Docteur Angélique : « *Justitia generalis, per quam aliquis ordinatur ad bonum commune* [5]. » Plusieurs siècles d'individualisme ont balayé l'édifice social que le Moyen Age chrétien s'efforçait de construire ; du même coup a été reléguée dans l'ombre la doctrine animatrice de cet ordre. Les théologiens, il est vrai, n'ont pas cessé de présenter cette partie de la justice sous des noms divers. — « Peu importe le mot, » dira-t-on. — Est-ce sûr ? Justice *générale* laisse l'objet dans l'imprécision, et justice *légale* le rétrécit au domaine des prescriptions de l'autorité civile. Si bien que cette partie de la justice tend à se dissoudre en d'autres vertus, piété ou obéissance ; l'individualisme aidant, l'homme vertueux s'estimera quitte sous le rapport de la justice quand il aura payé ses dettes de justice commutative ou accordé sa soumission à la loi. Que lui veut-on de plus ? La justice *sociale* semble s'être retirée du chantier de la vie moderne, pour se contenter d'une modeste place dans de doctes traités.

L'œuvre de reconstruction sociale, en réaction contre l'individualisme libéral, va la rappeler. Les efforts pour guérir les maux de la société, surtout de la classe ouvrière, devancent naturellement son retour. Ainsi *Rerum Novarum* ne parle pas une fois de justice sociale. Mais à suivre le Pape, on ne peut que redécouvrir, chacun pour son compte, un sens social trop longtemps assoupi ; et ce réveil du sens social, — c'est-à-dire de cette disposition à considérer le corps social auquel nous sommes agrégés, dont nous vivons et que nos services doivent faire vivre, — ce réveil du sens social ne pouvait que remettre en honneur la vertu qui le règle, et qui n'est autre que la justice sociale.

Le terme lui-même de *justice sociale* a fini par s'imposer. Un commentateur de *Quadragesimo Anno* [6] a relevé huit passages de cette encyclique où il est parlé de justice sociale, et souvent en corrélation expresse avec les exigences du bien commun. La présente encyclique couronne cette préparation, en donnant cette très claire définition : « *C'est précisément la fonction de la justice sociale d'imposer aux membres de la communauté tout ce qui est nécessaire au bien commun.* » (*D. R.*, 51).

Cette justice sociale postule une plus équitable répartition des biens : la santé de l'organisme social est à ce prix. Or une telle répartition est impossible dans le régime de la libre concurrence ; elle sera au contraire assurée « moyennant des institutions qui relient les uns aux autres les employeurs... ; alors le devoir des entrepreneurs et des patrons est de promouvoir, de soutenir ces institutions » (n° 53). *Divini Redemptoris* fait écho à *Quadragesimo Anno,* réitérant son enseignement sur la *nécessité d'une organisation corporative.* « Ce n'est que par ces institutions que l'on pourra faire régner dans les relations économiques et sociales l'entr'aide mutuelle de la justice et de la charité » (n° 54).

4° *La main tendue*

1° *Ce que dit l'Encyclique.* — Le Bon Pasteur pait ses brebis ; c'est ce qu'il vient de faire en leur rappelant la doctrine de vérité et en les conviant à une vie chrétienne plus parfaite. Le Bon Pasteur veille sur son troupeau ; il le prémunit contre les ruses ennemies, il démasque ceux qui s'insinuent pour y semer le trouble. « Le communisme athée s'est montré, au début, tel qu'il était, dans toute sa perversité, mais bien vite il s'est aperçu que de cette façon il éloignait de lui les peuples ; aussi a-t-il changé de tactique et s'efforce-t-il d'attirer les foules par toutes sortes de tromperies, en dissimulant ses propres desseins sous des idées en elles-mêmes bonnes et attrayantes. » (*D. R.*, 57).

Ainsi les communistes se posent comme les champions de nobles causes : la paix, la liberté. Ils fondent des associations (sportives, culturelles, etc.) dont le pavillon dissimule l'inspiration communiste. Ils cherchent même à s'infiltrer dans les associations catholiques, où ils invitent les catholiques à collaborer « sur le terrain humani-

[4] A ce souci du Saint-Père répondent les réflexions d'un prêtre-éducateur sur la « formation à la vertu de charité » ; ces réflexions sont inspirées par l'ouvrage du chanoine Thellier de Poncheville : *Tout l'Evangile dans toute la vie.* (*Prêtre et Apôtre*, mai 1938, p. 144).

[5] *S. Th.*, IIa IIæ, q. 58, art. 5 et s.

[6] Edition de l'Action Populaire (Spes), p. 74, en note.

taire et charitable, en proposant parfois même des choses entièrement conformes à l'esprit chrétien et à la doctrine de l'Eglise ». Ils font espérer que, s'adaptant à chaque région, ils respecteront chez nous la liberté de conscience.

Néanmoins le Pape conclut par cette condamnation : « Veillez, Vénérables Frères, à ce que les fidèles ne se laissent pas tromper. *Le communisme est intrinsèquement pervers, et l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui* de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne. Si quelques-uns, induits en erreur, coopéraient à la victoire du communisme, etc... » *(D. R.*, 58).

La tactique communiste qui a motivé cette condamnation, a été très exactement résumée dans cette partie de l'encyclique ; chacune des phrases fait allusion à des faits concrets. Rappelons en traits sommaires cette histoire.

2° *Rappel des faits.* — L'attitude prise par le communisme n'est pas, à vrai dire, une nouveauté quant à sa conception, mais seulement quant à son utilisation. Dès 1909, Lénine la préconisait. Le parti communiste est revenu à cette tactique, alors qu'il s'était montré jusque là ouvertement et violemment anti-religieux. Les consignes ont été données officiellement au Congrès de l'Internationale Communiste tenu à Moscou en août 1935. A telles enseignes qu'une de ses vedettes, le camarade Dimitrov, a pu le désigner comme « le congrès de la nouvelle orientation tactique ».

Comment interpréter ce changement d'attitude ? Revirement sincère, répudiation d'un système philosophique périmé, ou au contraire ruse de guerre pour mieux réussir ? Aucune hésitation n'est possible sur la réponse. Les textes de Lénine sont révélateurs ; d'autres plus récents confirment cette interprétation [7].

Au Congrès de Moscou, la France est citée à l'ordre du jour pour l'exemple qu'elle a déjà donné dans cette voie, non sans succès, prétend-on. De fait, il y avait déjà plusieurs années que les Sans-Dieu s'y essayaient [8]. On n'a pas oublié « *Terre Nouvelle* », organe des « chrétiens révolutionnaires » (lancé en mai 1935), qui n'atteignit qu'un nombre infime de catholiques, jusqu'à sa condamnation (juillet 1936). Sur le plan politique, le Parti communiste français, plus heureux, avait à son actif la réalisation du Front Populaire (Pacte du 15 juillet 1934). Il revint donc de Russie plus décidé que jamais à user de la bonne tactique. Le Congrès de Villeurbanne (janvier 1936) reprit les consignes de Moscou, les adaptant à la situation française. La question des groupements de jeunesse y retint l'attention :

« Tous les jeunes communistes ont raison de tendre la main aux jeunes chrétiens, dont nous nous gardons bien de railler les convictions religieuses... En résumé, nos jeunes ne disent pas à leurs camarades : « Tout d'abord pensons de même et agissons », ils disent avec raison : « Agissons, défendons-nous, voyons ensemble d'où vient notre malheur », et nous savons bien qu'ils pourront répondre aux questions posées par la vie de la jeunesse [9]... »

« Répondre aux questions posées par la vie », qu'est-ce à dire, sinon donner la solution marxiste ? Le même orateur l'a déclaré sans ambages : « Et les jeunes communistes luttant au milieu de leurs jeunes camarades peuvent avoir confiance en notre doctrine marxiste-léniniste pour répondre à toutes les questions que se pose la jeunesse. »

En fait, des avances furent tentées auprès de la J. O. C. On ne demandait pas aux jocistes « de renoncer à leurs conceptions », mais de faire « un accord sur des revendications immédiates » en vue de l'action. La J. O. C. ne fut pas dupe : elle connaissait trop bien le partenaire, et, sachant son jeu, elle répondit par un ferme refus.

De toute cette campagne d'accrochage ou d'infiltration, l'acte le plus éclatant fut sans doute le discours radiodiffusé de Thorez, à la veille des élections (17 avril 1936). Sa péroraison tinte encore à nos oreilles : « Nous te tendons la main, catholique..., nous qui sommes des laïques, parce que tu es notre frère et que tu es comme nous accablé par les mêmes soucis... [10] »

« La main tendue ». Cette formule séduisante sera lancée avec obstination, malgré le refus non moins obstiné des catholiques. Dix-huit mois plus tard, au Congrès d'Arles (fin décembre 1937, en coïncidence donc avec le message pontifical dont nous parlerons bientôt), Thorez s'explique une fois de plus :

« Oui, nous avons tendu la main au travailleur catholique, en lui disant : Crois en Dieu, c'est ton affaire ; mais plutôt que de discuter de l'existence du paradis dans le ciel, empêchons plutôt ensemble l'enfer sur la terre. De notre union dépendent la liberté et la vie de millions d'hommes. »

Et dans un autre rapport de ce Congrès : « Sur le plan doctrinal et philosophique, nous n'avons jamais consenti et nous ne consentirons jamais, contrairement à tous autres *(un pavé pour les socialistes)*, à aucune concession de principes. Nous avons la conviction solidement établie, que notre doctrine donne la seule explication rationnelle, scientifique, du monde et de son évolution... Il ne s'agit pas seulement pour les communistes de faire de la propagande de la « main tendue » ; il faut encore et surtout gagner les catholiques et les entraîner dans le mouvement. »

Enfin discours de clôture : « Eh bien ! camarades, invitez maintenant d'une façon pressante les catholiques

[7] On trouvera les extraits les plus significatifs groupés dans les *Cahiers d'Action rel. et soc.*, n[os] 55 et 56 de 1936. En voici quelques échantillons :

« Nous voulons trouver un langage commun avec les plus grandes masses, afin de lutter contre l'ennemi de classe. Nous voulons entraîner des masses de plus en plus grandes dans la lutte révolutionnaire de classe et les conduire à la révolution prolétarienne, en partant de leurs besoins vitaux... » (Dimitrov). — « Pour atteindre cet objectif, nous sommes prêts, s'il le faut, à « *payer* », c'est-à-dire à faire certaines concessions... quand l'essentiel consiste à rompre la glace et à entreprendre des actions communes. » (Ercoli).

Et le Congrès recommande aux Jeunesses communistes « d'entrer dans les organisations de masse de la jeunesse travailleuse (syndicats, organisations culturelles et sportives), créées par les partis bourgeois-démocrates... ainsi que par les confréries religieuses, et de lutter systématiquement au sein de ces organisations pour influencer les larges masses de la jeunesse... »

[8] Texte très précis de 1933, cité par les *Dossiers de l'A. P.*, 25 mars 1934, p. 672-673. Prenons occasion de ce fait pour féliciter et remercier nos revues catholiques pour leur vigilance à ce sujet.

[9] Discours de M. Duclos, cité dans *C. A. R. S.* du 15 avril 1936.

[10] On trouvera le texte intégral dans les *Dossiers de l'A. P.*, 10 juin 1936, p. 1343.

et chrétiens à participer aux comités d'entr'aide, à collaborer aux comités du Front populaire, *à entrer dans les syndicats confédérés* pour y réaliser l'unité syndicale, à travailler au sein du Rassemblement universel pour la paix [1]... »

Aucune illusion n'est donc permise sur les intentions du Parti communiste. Son attitude nouvelle ne correspond à aucune atténuation ou redressement du système. Il n'y a là qu'un procédé pour attirer les catholiques.

3° *Portée de la condamnation.* — Cette histoire et ces textes montrent combien étaient justifiés les avertissements de l'épiscopat, les discours du Pape, finalement la condamnation de l'Encyclique et la défense formelle de collaborer.

Mais comment faut-il entendre cette dernière consigne ? — Plusieurs excellentes études, parues à ce sujet avant l'Encyclique ou pour lui servir de commentaire, nous permettent de répondre avec précision [2]. Toute collaboration est donc interdite. Mais, pour comprendre la portée de cette défense, distinguons plusieurs cas de collaboration :

a) Collaboration au *communisme*, le communisme désignant précisément le système, non certes abstraitement considéré, mais à l'œuvre dans le concret. Collaborer signifie alors promouvoir des réformes spécifiquement communistes. C'est apporter une pierre à l'édification de la cité sans-Dieu et donc faire échec à la cité chrétienne, puisqu'entre les deux il y a antinomie. Cette collaboration est absolument interdite, aussi bien à un groupement qu'à un particulier. On ne peut l'admettre sans trahir le Christ.

b) Il s'agirait de poursuivre ensemble *un objectif humanitaire*, non spécifiquement communiste : campagne pour la paix, pour la défense de la liberté contre le fascisme, etc. Le but semble honnête. Mais il est équivoque, les mêmes mots signifiant pour le communiste d'autres réalités que pour nous ; et l'équivoque est d'autant plus facile que les termes sont plus généraux. Voici un exemple : la paix.

« Le vrai problème est de savoir *pour quelle paix* on travaille. Il faut dire quel ordre temporel on veut édifier, de qui la paix sera la splendeur de la gloire. L'ordre international, pour les catholiques, c'est que dans la justice et l'amitié, les peuples réalisent leur vocation et concourent, chacun selon son génie, au bien temporel et spirituel de tous les hommes. Cet ordre-là n'est manifestement pas celui que rêve la violence impérialiste du communiste. Exercée au nom de l'exaltation d'une classe, ordonnée à la destruction de tout ce qui ne se conforme pas à son arbitraire, cette violence est tout le contraire de la paix. S'il est exact que le fascisme, contre lequel se dresse le communisme, corrompt l'âme des peuples et la fait sombrer dans un matérialisme orgueilleux et morbide, inapte à accueillir les bienfaits de la paix, le même argument vaut, dans les mêmes termes et avec la même force, contre le communisme. Le communisme, en vertu de son essence même, est incapable de créer et de garantir la Paix, la seule à laquelle nous sachions qu'il vaut la peine de consacrer nos efforts [3]. »

Dans des cas semblables, la collaboration est d'avance vouée à l'échec, puisqu'on n'est pas d'accord sur le but à atteindre ; ou si elle tient, c'est qu'on est dupe et qu'on marche, à son insu, dans le sens communiste. Bref, c'est revenir à la première forme de collaboration [4].

c) Mais voici qu'on nous convie à une *œuvre assez précise pour que l'équivoque ne soit plus possible :* donner des vivres à des affamés, réclamer un juste salaire, etc. La collaboration, licite en principe, ne doit pas être permise sans réserve, à cause des dangers résultant de cette rencontre. Précisons.

1. Evidemment la réalisation de tels buts n'autorise pas l'affiliation au Parti. Bien accueilli, le nouveau venu sera vite entraîné à d'autres tâches plus spécifiquement communistes ; en tout cas, ses cotisations y serviront.

2. Sans se laisser embrigader, un particulier apportera-t-il son obole ? Refusera-t-il, quand un communiste le quête pour les enfants basques ou pour l'enfance malheureuse ? Oui, il refusera. Car son acte est à double effet : s'il soulage une misère, il contribue également à la propagande communiste. Réfléchit-on que confier à une organisation communiste la distribution des secours ou l'exécution de quelque bonne œuvre, c'est la rendre forte et accroître son crédit dans les masses ? Et ce n'est pas là fermer son cœur à la détresse ; non, il s'agit seulement de *choisir une autre voie* pour la soulager. Dieu merci, la charité catholique est assez inventive pour nous le permettre.

3. Mais pour un groupe ou un individu représentant une collectivité (curé de paroisse, président de syndicat, groupe d'A. C.), le danger précédent peut être évité, si l'on prend soin de définir clairement les conditions d'une action commune. L'œuvre étant supposée bonne, il faut : qu'elle soit exactement délimitée ; — que le comité d'entente respecte l'autonomie des groupes associés et écarte une étiquette qui servirait de propagande à l'un d'entre eux ; — qu'il permette à chacun un contrôle efficace de l'œuvre entreprise, la garantissant contre tout gauchissement. Ainsi des curés de banlieue ont pu entrer, à côté de communistes, voire sur leur invitation, dans des comités municipaux de secours aux chômeurs. De même les syndicats chrétiens ont pu faire cartel avec des syndicats révolutionnaires pour une revendication juste et déterminée : sur ce point d'ailleurs, le cas de conscience était déjà tranché par la Lettre de la S. C. du Concile à Mgr Liénart, du 5 juin 1929 (voir *Ami* 1929, p. 616 et s.). Les autres cas peuvent donc se trancher, par analogie, avec les mêmes principes.

Entourée de ces réserves, l'action n'est plus

[1] Ces textes se trouvent dans les *Cahiers d'A. R. S.* du 15 janvier 1938.

[2] Signalons l'ouvrage du P. Fessard, *Le dialogue catholique-communiste est-il possible ?* — divers articles des PP. Villain et Delaye, dans les *Dossiers de l'A. P.* 10 janvier 1938 ; du P. d'Ouince, dans les *Etudes* 5 février 1938 ; — un chapitre de l'abbé Duperray dans *La Question Sociale* (Spes), p. 147 et s.

[3] Marc Scherer, *Communistes et catholiques*, p. 81-82. — Cet opuscule, spécialement consacré à dénoncer de telles équivoques, a d'abord paru en articles dans *Sept.*

[4] L'attitude de l'Eglise reste celle qu'elle avait dû prendre à l'égard de l'A. F. Elle n'admet pas que ses fils collaborent à des groupements dont les fins (sous des formules équivoques : nationalisme, pour l'ordre, contre le libéralisme...) sont aux antipodes des siennes et risquent de contaminer les consciences catholiques. (Cf. Lallement, *Principes catholiques d'Action civique*, p. 241-242).

une collaboration au communisme. C'est collaborer avec des communistes, non plus considérés comme tels, à une œuvre humaine, capable de s'intégrer dans le plan chrétien. Par cette « politique de la présence », les catholiques (non isolés, encore une fois, mais « *agissant socialement* comme membres de l'Eglise, sous le contrôle de leurs chefs » [5]) ne contribuent pas à la victoire du communisme. « Tout au contraire, écrit le P. Fessard, ...ils travaillent à supprimer les causes mêmes du communisme et à ranimer la confiance des travailleurs dans la religion de Jésus-Christ. » (*Op. cit.*, p. 194).

Le message de Noël

Il est malheureusement vrai que certains ont interprété la consigne du Pape avec trop de simplisme. Déjà le curé de banlieue dont nous parlions ne se sentait plus à l'aise dans son comité de secours : ne le soupçonnait-on pas de contrevenir à l'Encyclique ? Et l'action syndicale ne paraissait-elle pas partager la perversité communiste, s'il lui arrivait de se rencontrer avec les revendications d'extrême-gauche ? Ainsi interprétées, les consignes pontificales « pour tout apôtre, prêtre ou laïque, équivalaient très exactement à un aveu de désespoir ». (R. P. d'Ouince).

La voix du Père s'est donc de nouveau élevée. L'émouvant message nous a été transmis, sous le signe de Noël, par les cardinaux et évêques de France. Bien loin de couper les ponts, il nous convie, envers nos frères malheureux ou égarés, à l'exercice de la charité :

« Dans l'encyclique, document universel et doctrinal, l'accent est mis sur les exigences de la vérité, sans que soient passés sous silence les devoirs de la charité fraternelle. Dans les conseils aux cardinaux français au contraire, sans omettre les recommandations de vigilance doctrinale, le Pape rappelle, avec la tendresse grave d'un père sur le point de quitter ses fils, le grand précepte d'amour qui est le testament du Seigneur [6]. »

5° *Aux prêtres*

Ayant indiqué les moyens de salut, le Pape s'adresse à ceux qui doivent être les ouvriers de cette tâche. Avant tout, ce sont les prêtres « sous la conduite de la hiérarchie et dans une union de filiale obéissance au Vicaire du Christ sur la terre. » Comment passer sous silence, dans cette revue, les exhortations que le Saint-Père leur adresse ?

1° *Aller à l'ouvrier.* — C'était déjà la consigne de Léon XIII. Pie XI le rappelle ; et il complète la formule : « Allez à l'ouvrier, spécialement à l'ouvrier pauvre, et en général, allez aux pauvres. » (*D. R.*, 61). Pourquoi cette direction spéciale de nos efforts ? Par fidélité à la prédilection du Maître et de son Eglise pour cette portion de son troupeau ; par une nécessité de l'heure actuelle, car cette classe est plus exposée que toute autre à devenir la victime du communisme athée. L'exhortation du Père devient pressante. Ne provoquera-t-elle pas un renouveau d'ardeur en une cause déjà aimée, et peut-être des réflexions sur l'organisation même du ministère ? « Que les prêtres donc, dans les paroisses, sans préjudice bien entendu de ce que réclame le soin ordinaire des fidèles, *que les prêtres réservent la plus grande et la meilleure partie de leurs forces et de leur activité pour regagner les masses ouvrières au Christ et à l'Eglise...* » (*D. R.*, 62).

2° *L'exemple de la pauvreté.* — Le Pape réclame les vertus sacerdotales déjà décrites dans *Ad catholici Sacerdotii* (20 déc. 1935). Il insiste ici sur la pauvreté : « Ce qu'il faut surtout, c'est un exemple de vie humble, pauvre, désintéressée, copie fidèle de la vie du divin Maître... Un prêtre qui est vraiment, évangéliquement pauvre et désintéressé, fait des miracles de bien au milieu du peuple... » (*D. R.*, 63).

Rapprochant ce passage de l'exhortation au détachement des biens de ce monde (*D. R.*, 44), nous trouvons un motif de plus à pratiquer la pauvreté. Le prêtre doit prêcher le détachement. Déjà une élite laïque comprend et organise sa vie selon cet idéal, qui est aux antipodes de l'esprit de lucre de la cité capitaliste moderne [7]. Le prêtre doit être à l'avant-garde de ces courants purificateurs. Certes, il a souvent l'occasion de pratiquer la pauvreté dans les conditions de vie qui lui sont imposées. Mais ce serait trop peu de la supporter ; à l'imitation de son Maître, il doit l'aimer, de cet amour vrai qui implique choix et attachement.

Conclusion

L'encyclique se termine par une vision d'espérance. Notre Divin Rédempteur n'a-t-il pas déjà acquis sa victoire ? Son règne doit s'établir malgré l'opposition du Prince de ce monde.

« Les yeux tournés vers les hauteurs, *notre foi aperçoit les cieux nouveaux et la terre nouvelle* dont parle Notre premier prédécesseur, saint Pierre. Et tandis que les promesses des faux prophètes s'éteignent, sur cette terre, dans le sang et dans les larmes, resplendit d'une céleste beauté la grande prophétie apocalyptique du Sauveur du monde : *Voici que je fais toutes choses nouvelles.* » (*D. R.*, 82).

C'est dans l'aujourd'hui que se prépare ce triomphe et que s'engendre « l'ordre nouveau ». Ordre nouveau, non par quelque compromission avec le marxisme, mais en libérant les vérités qu'il détient captives. Ordre nouveau, non par l'anéantissement des personnes devant quelque idole d'invention humaine, mais par la soumission au seul vrai Dieu. Ordre nouveau, non par le recours à la violence, mais, sans préjudice des devoirs de l'Etat (n^os^ 73-79), par des institutions assurant la justice sociale. Ordre nouveau enfin par des âmes nouvelles. Et comment les rénover ? Par le retour à l'Evangile.

[5] L'expression est du P. d'Ouince, dans les *Etudes* du 5 février 1938, p. 368.

[6] P. d'Ouince, *art. cité* p. 367. — On trouvera le Message de Noël dans les *Cahiers d'A. R. S.* du 15 janvier 1938.

[7] On en trouvera des témoignages dans Maritain, *op. cit.*, p. 205-206 ; Légaut, *La communauté humaine*, p. 144-147 ; Folliet, *Morale Sociale*, t. II, p. 112 ; etc.

II. — L'Action Catholique a travers les Revues

1. — **Si la tentation nous était venue de penser, nous aussi, qu'on a maintenant assez parlé de l'Action Catholique, si les questions posées par nos lecteurs n'étaient pas le meilleur encouragement à continuer, notre devoir nous eût été dicté par un mot de Pie X que rappelait récemment, d'après Dom Chautard, M. le chanoine Tiberghien. Nous étions d'autant plus engagés d'honneur à retenir la consigne du saint Pape, qu'elle fut jadis portée par *l'Ami (Prédication* du 20 janvier 1921, p. 32) à la connaissance de l'éminent abbé de Sept-Fons dont voici le texte :**

« Avec son intelligence profonde des besoins de l'Eglise, Pie X avait souvent des vues d'une rare justesse. *L'Ami du Clergé* rappelle une intéressante conversation du saint Pontife avec un groupe de cardinaux : « Qu'y a-t-il, dit le Pape, de plus nécessaire aujourd'hui pour le salut de la société ? — Bâtir des écoles catholiques, répond l'un. — Non. — Multiplier les églises, repart un autre. — Non encore. — Activer le recrutement sacerdotal, dit un troisième. — Non, non, répliqua Pie X ; ce qui est présentement le plus nécessaire, c'est d'avoir dans chaque paroisse un groupe de laïcs à la fois très éclairés, vertueux, résolus et vraiment apôtres. »

Si l'on veut bien se rappeler que Pie X, au témoignage d'un évêque canadien, avait fait de *l'Ame de tout apostolat* son « livre de chevet », il n'y a plus à se demander si la parole rapportée est authentique. Or on sait quelle part revient, dans l'organisation actuelle de l'Action Catholique, au prêtre admirable et à l'animateur sans égal qu'est M. le chanoine Cardijn. D'où l'intérêt d'un document que *La Vie Intellectuelle* publie sous ce titre : « *Le Contenu de l'Action Catholique.* »

« L'organisation du laïcat contre le laïcisme », telle apparaissait l'A. C. au fondateur de la J. O. C. à la suite d'entretiens avce le Pape :

« L'Action Catholique tend principalement à répandre une conception de vie humaine. Elle veut aider Dieu à répandre son règne. Elle veut faire participer les hommes à la mission du Rédempteur, et cela tout laïc doit le faire par toute sa vie. Tout baptisé est appelé à l'apostolat, parce que baptisé. Chaque fois que dans un auditoire populaire, fût-il socialiste ou communiste, on développe ce thème de l'ouvrier collaborateur de Dieu, le peuple se sent pris et se déclare prêt à se donner à l'apostolat.

Quelles sont les notes de cette Action Catholique ?

Chaque laïc a dans son milieu un apostolat qui lui est *propre*. Lui seul dans sa famille, dans son milieu professionnel, etc., peut dire et faire telle chose. Lui seul, d'ailleurs, peut dire : « *Je* crois en Dieu. » S'il ne le dit pas, il manque quelque chose au royaume de Dieu.

Cet apostolat est irremplaçable. Malheur à celui qui veut remplacer dans une famille une maman ou un père ! Malheur à tout prêtre qui veut remplacer un laïc ! Le prêtre a à exercer une paternité sacerdotale, qui consiste à engendrer et à multiplier les apôtres laïcs, mais non pas à remplacer ceux-ci. L'apostolat sacerdotal n'est pas tout dans l'Eglise. L'apostolat laïc est *essentiel* dans l'Eglise. Eux doivent vivre le Christ dans leur vie de laïcs, et c'est ainsi que leur apostolat — participation à l'apostolat hiérarchique — en est le complément. Cet apostolat des laïcs doit enfin être adapté à leurs différentes conditions.

A parler strictement, le Christ seul est apôtre. Il transmet sa mission apostolique à l'Eglise : celle-ci l'exécute par ses membres. Le laïc, comme le prêtre, a une mission apostolique, et le laïc ne doit pas seulement aider l'apostolat sacerdotal, mais il doit, dans sa vie laïque, par un apostolat proprement laïc, compléter l'apostolat sacerdotal. Cet apostolat laïc fut *toujours* nécessaire, mais sa nécessité est plus grande aujourd'hui qu'autrefois, à cause des désastres commis par le laïcisme. L'organisation de l'apostolat laïc, l'organisation du laïcat, constitue cette chose nouvelle qu'est l'Action Catholique. Autrefois, les laïcs étaient abandonnés à eux-mêmes pour faire cet apostolat. De plus, toute organisation d'apostolat laïc n'est pas nécessairement d'Action Catholique. Ainsi, tout apostolat qui a pour but direct l'organisation du temporel (ainsi le syndicalisme) échappe à l'Action Catholique. Pour qu'il y ait Action Catholique, il faut que la Hiérarchie assume cet apostolat comme sien, en confiant un mandat *officiel* à l'apostolat des laïcs.

L'Action Catholique est d'abord une *école* pour apprendre aux laïcs leur mission. Elle est une école de *vie* chrétienne destinée à transformer tous les *milieux* laïcs et à appeler la *masse* des laïcs sous l'influence de l'Eglise. De plus, elle est un *service* d'apostolat laïc, ce qui veut dire que l'Action Catholique doit pratiquement aider et soutenir les laïcs au cours de leur apostolat. Et enfin elle est un *corps représentatif*, destiné à parler et à agir au nom des laïcs et de l'Eglise devant les différentes autorités sociales et l'opinion publique. L'objectif immédiat de l'Action Catholique est la vie, le milieu et la masse des laïcs dans ce qu'ils ont de spécifiquement laïc. Ce n'est qu'ultérieurement qu'on atteint les *institutions* nécessaires pour transformer la vie laïque : institutions privées, tels le syndicat ou la radio, ou institutions publiques, telles que l'instauration d'un régime corporatif [8]. »

2. — **Après cela, s'étonnera-t-on que le dernier Congrès diocésain de Lille (octobre 1937) ait pris pour thème : « Tout pour l'Action Catholique » ? *Nos Œuvres* [9] ont recueilli le texte des rapports et le compte-rendu des discussions, aussi animées que bienfaisantes. On en jugera par quelques extraits propres à nous instruire non seulement sur les buts visés et les moyens employés, mais déjà sur les objectifs effectivement atteints.**

Après lecture du rapport de M. le chanoine Tiberghien, on saura en quel sens on peut parler, sans exagération dans la pensée ni empiétement sur des domaines justement réservés, du « caractère totalitaire de l'Action Catholique ». Il suffit pour cela de se rappeler que, dans la pensée de l'Eglise, interprète des volontés expresse du Seigneur, l'A. C. *c'est la vie chrétienne pleine, débordante en état de dynamisme et de rayonnement.* Et quel prêtre, disons mieux, quel catholique digne de ce nom, oserait revendiquer le droit de s'engager, d'agir où que ce soit, en laissant son christianisme à la porte ? Aussi ne faut-il pas confondre *l'organisation* de l'A. C. avec *l'Action Catholique* elle-même. Parce qu'elle est déterminée, l'organisation est nécessairement circonscrite. Parce qu'elle est adaptée à des contingences actuelles, à la vie de la société des hommes, elle doit suivre les développements de cette vie, et prendre garde de se figer en des organismes qui ne répondraient plus ou imparfaitement à des be-

[8] *Vie Intellectuelle*, 25 avril 1936.
[9] 14 novembre 1937.

soins au moins en partie nouveaux. Et cette plasticité de l'organisation, cette souplesse qu'elle exige des hommes, cette aptitude à saisir des évolutions pas toujours tellement spectaculaires, n'expliquent-elles pas dans une assez large mesure les résistances, compréhensibles après tout, d'esprits dont la lenteur à se mouvoir n'est pas toujours, il s'en faut, sans excuses ? L'organisation est absolument nécessaire, car sans elle il n'est pas possible d'avoir un effort concerté, ordonné à un objectif heureusement choisi, soutenu, dirigé, rectifié au besoin, et par toutes ces raisons efficace. Mais de toute évidence, il faut bien qu'il y ait au principe la vie chrétienne.

« Il n'y a pas de domaine moral, de *domaine humain* au sens le plus noble du mot, où l'A. C. ne puisse trouver sa place sous la direction, sous le commandement immédiat de la hiérarchie... Quand je dis : vie chrétienne, on pense immédiatement à la *vie* **chrétienne** qui effectivement doit être vécue partout. Quand je dis . Action Catholique, on pense tout de suite à *l'organisation* de cette action, avec ses cadres, ses réunions, sa propagande, etc. Or, cette organisation, ces cadres, ont une place, une place déterminée dans l'Eglise ; ces réunions et cette propagande occupent un moment, un moment déterminé dans la vie chrétienne. Nous en convenons parfaitement, mais cette objection ne détruit rien de ce que nous avons avancé. Nous répétons en effet sans nous lasser que l'A. C. n'est ni dans les réunions, ni dans les congrès ni dans les organisations, ni dans la propagande. La J. O. C., disons-nous, est à l'atelier, au bureau, dans le quartier ouvrier, dans la maison ouvrière. La J. A. C. est aux champs, au cabaret du village. La J. I. C. est en famille, dans la vie de travail de l'industriel, du commerçant, de l'artisan, dans leurs promenades et leurs loisirs. La J. E. C. est en classe, dans les cours de récréations, au cercle des étudiants. La J. M. C. est à bord des navires ou des bateaux de pêche... C'est là qu'est faite l'Action Catholique, car elle est là où elle agit. Les réunions, les congrès, l'organisation, la propagande dont vous dites qu'ils se font à certains moments et dans certains lieux, ce n'est pas directement l'A. C. Ils n'existent que pour la préparer.

Il suit donc de là que toutes les œuvres, toutes les organisations, toutes les paroisses, toute l'Eglise ont besoin de l'A. C. pour remplir leur but qui est de faire agir catholiquement leurs membres. Il suit donc de là que l'Action Catholique doit être partout, *même dans l'ordre profane*. Non seulement les organisations et activités religieuses, mais aussi les organisations et activités profanes ont besoin d'A. C. Comme les divers partis politiques dans lesquels entrent les catholiques travailleraient plus efficacement à la vraie prospérité de la Patrie, s'il se trouvait quelques catholiques conscients et organisés, non pas pour y faire de la propagande catholique, mais pour y insérer le plus possible les principes que l'Eglise déclare indispensables à la vie d'un peuple ! Telle Chambre de Commerce remplirait bien mieux son but de collaboration au bien général si quelques-uns de ses membres prenaient ensemble conscience de leurs devoirs de chrétiens et s'efforçaient ensemble d'obtenir que cette Chambre de Commerce s'inspire davantage dans son action, dans ses résolutions et dans ses vœux, de la conception chrétienne du Commerce et de l'Industrie. Telle fête de quartier garderait mieux les limites de la décence et la mesure dans les réjouissances si, grâce à quelques catholiques d'action, elle s'inspirait davantage de la conception chrétienne des loisirs. Telle fête mondaine, telle organisation sportive, tel voyage en groupe, telle croisière et — pourquoi pas ? — tel pèlerinage, pourraient être, plus ou moins, suivant les milieux et les cas particuliers, rectifiés, rénovés, portés plus haut, grâce à quelques individualités formées et groupées par l'A. C

On pourrait ainsi reprendre toutes les formes de l'activité et constater avec le Pape « qu'il n'y a pas de domaine humain, au sens le plus noble du mot, où l'A. C. ne puisse trouver sa place ». L'A. C. partout, en tout temps et en tout lieu, comme « le Christ partout », en tout temps et en tout lieu ».

C'est exactement ce qu'entendaient proclamer bien haut les jocistes venus à Paris pour le Congrès du 10e anniversaire, quand avec un si juvénile enthousiasme, avec aussi cette fraîcheur dans le regard et dans la voix qui d'avance désarmaient la haine, ils chantaient, dans les rames du métro comme par les rues habituées alors à de tout autres hymnes : « Nous voulons le Christ partout ! »

3. — Ecoutons maintenant M. le chanoine Glorieux nous parler de la grave et importante question du mandat hiérarchique dont doit être investi le militant d'A. C. Nos lecteurs nous ayant plusieurs fois interrogés là-dessus n'ont pas besoin qu'on leur souligne l'intérêt des précisions qu'ils trouveront ici.

« ...Il est utile de rappeler peut-être que l'A. C. n'est pas absolument synonyme d'apostolat laïque . qu'*elle implique toujours* (et sa définition officielle par le Pape en fait foi) *l'organisation du laïcat :* donc un effort concerté, une mise en commun des ressources, un travail coordonné, méthodique, organisé, dont les laïcs (il faut l'ajouter aussitôt) prennent l'initiative comme la responsabilité, en plein accord avec la hiérarchie qui inspire et contrôle, mais en établissant eux-mêmes leur plan d'action et de conquête, en en assurant l'exécution, en mettant au point leurs méthodes, en en assumant en un mot la pleine responsabilité.

C'est précisément sur ce point que porte déjà le mandat de l'Eglise. Car en faisant de ces chrétiens des militants d'Action Catholique, elle ne les considère pas uniquement comme des agents d'exécution d'un programme déterminé par la hiérarchie ; mais elle leur abandonne le soin de se grouper, de s'organiser pour l'action ; et pour cela elle leur fait confiance... De ce fait, le mandat d'A. C. impliquerait déjà quelque chose de plus qu'un simple rappel d'apostolat. Il dirait le devoir de ne point travailler isolément, mais de s'entendre avec d'autres, de se ranger sous une organisation, d'accepter des consignes précises réglementant le travail apostolique, de se plier enfin à des méthodes et des plans d'action venus de plus haut et de plus loin. En cela consisterait, au moins partiellement, l'élément nouveau, et donc l'obligation nouvelle, imposée par la mission d'A. C...

Second point, où le mandat qui est au départ de l'A. C. semble bien apporter quelque chose de neuf encore, comme obligation ou précision : c'est *l'intensification de l'action conquérante en un champ délimité*. De même que l'appel que l'Eglise fait entendre à ses clercs précise désormais pour eux l'application de la loi primordiale de l'amour du prochain, en leur assignant un champ délimité ; qu'elle leur demande en outre de ne point se contenter, à l'égard de ces ouailles, du minimum requis par la charité, mais de se consacrer totalement et explicitement à leur service, ne pourrait-on pas dire qu'elle en agit de semblable façon avec ses militants d'A. C. ? En les mandatant pour leur tâche, elle leur en précise d'abord le champ : action du semblable sur le semblable, conquête du milieu professionnel, social ; elle leur demande aussi d'intensifier l'effort jusqu'à faire passer au premier plan de leur vie chrétienne la préoccupation de la conquête d'hommes inconnus la veille, et de la transformation lente et pénible des institutions pour le bien de ces âmes. Par son mandat elle se déchargerait en quelque sorte sur eux de cette part de sa sollicitude pastorale ; mais elle en chargerait d'autant leur conscience. N'y a-t-il vraiment rien de neuf en tout cela ?

Il semble bien que l'Eglise, par son mandat, crée des devoirs qui n'existaient pas en ajoutant de sa propre autorité une délégation nouvelle pour une tâche supplémentaire, ou qu'elle révèle des devoirs qu'on ne voyait pas, mais auxquels désormais, étant donné sa parole très nette, on ne peut plus se soustraire. Il en résulte pour le militant des obligations, des responsabilités nouvelles. C'est donc par là en définitive, par la double consigne qu'il énonce : intensification, préoccupation de l'apostolat de conquête dans son propre milieu, d'une part ; organisation du laïcat et travail en commun dans ce but, d'autre part, que l'appel adressé au militant d'A. C. par l'Eglise peut être comparé à celui qu'elle adresse à ses clercs au jour de leur ordination.

Mais alors, il en va de ses militants comme des prêtres. De même que l'intervention de l'Eglise (qu'on appelle vocation ou mandat) est à l'origine des obligations qu'il accepte, de même elle est à la source des grâces et des secours dont il peut être assuré. L'apostolat militant dans l'A. C. n'est pas un traquenard. »

4. — Mais c'est aux fruits qu'on juge l'arbre. Avant d'en présenter à nos lecteurs, — et des fruits qu'ils seront particulièrement à même d'apprécier, — nous voudrions retenir quelque chose d'*une expérience d'A. C. dans les milieux adultes de la bourgeoisie*.

Recueillons d'abord ce mot fort suggestif de M. Pierre Bayart, professeur aux Facultés Catholiques de Lille, bien placé pour parler de cette intéressante expérience parce qu'il s'y est personnellement associé : « Faire d'un laïque un apôtre, c'est difficile ; faire d'un bourgeois un apôtre, c'est plus difficile ; mais faire d'un homme d'affaires un apôtre, c'est encore plus difficile ». Qui donc en douterait ? Pourtant on y arrive.

Le 13 décembre 1930, cinq industriels de moins de 45 ans l'entreprenaient, à Lille, « dans le plus strict incognito ». Evidemment ils n'eurent pas de peine à découvrir dans *Quadragesimo Anno* un encouragement à continuer, la méthode préconisée par le Pape étant celle qu'ils avaient d'eux-mêmes spontanément adoptée. Discrètement, patiemment aussi, s'inspirant du conseil que leur avait donné Pie XI : « La meilleure manière de se hâter c'est de ne pas se presser », ils travaillèrent, s'appliquant, en particulier, dans des réunions qui tiennent autant de l'examen de conscience que de la séance d'études, à se développer et réformer au triple point de vue religieux, familial et professionnel. Après sept ans, les cinq membres du début sont devenus 240, répartis en 22 groupes. Mieux encore, l'idée a essaimé : à Lyon, 5 groupes réunissant 80 industriels fonctionnent avec le même but ; à Paris, 150 membres de la bourgeoisie occupant des postes de direction dans les grandes Administrations publiques et privées appliquent les mêmes méthodes.

« Une liaison a été établie, sur le désir et avec l'agrément de la Commission permanente des Cardinaux et Archevêques de France et sous l'égide de l'Action Catholique française, entre ces trois mouvements, en vue de la confrontation de leurs expériences, de leurs méthodes et de leurs résultats. Et dans nos perspectives d'avenir nous pouvons voir poindre le jour de la future coordination de ces mouvements dans un Mouvement National de la Bourgeoisie chrétienne... La déchristianisation qui, nous dit l'Encyclique *Quadragesimo Anno*, est descendue des classes dirigeantes de la société dans les milieux ouvriers, bien que moins profonde que dans d'autres régions de France, n'a pas, dans l'ambiance générale d'un monde retombé en grande partie dans le paganisme, épargné notre milieu. Comme toutes les autres classes, la Bourgeoisie est à bien des points de vue gravement malade et a besoin d'un énergique effort de redressement et de « désembourgeoisement » qui ne demande pas aux bourgeois de cesser d'être bourgeois, mais qui leur demande d'être des bourgeois chrétiens. Mais si la Bourgeoisie est malade, elle est de ces malades que le contact plus réel avec le Christ peut guérir et faire revivre. »

5. — Peut-être quelqu'un demandera-t-il comment se traduisent, en fait concrètement, les progrès qu'on estime avoir déjà réalisés ? On en jugera d'après ce *Service de renfort volontaire et fraternel pour les paroisses sans prêtres dans la Somme*, qui est justement une création de l'*Action Catholique de la Bourgeoisie chrétienne de Lille* [10]. Assurément l'idée n'était pas nouvelle de procurer à un prêtre *bineur* le moyen d'aller dire sa seconde messe dans une autre paroisse plus ou moins éloignée. Combien de nos confrères sont heureux qu'on les transporte chaque dimanche du lieu de leur résidence en une paroisse sans curé, même si la bonne grâce et la régularité des convoyeurs sont variables ! On sait que l'organisation d'un tel service ne va pas sans difficultés, même quand il s'agit d'amener de braves chrétiens à se gêner un peu pour avoir la messe *chez eux*. Que serait-ce s'il s'agissait de les amener à s'imposer ce dérangement *pour d'autres*, et *habituellement !* Or, c'est ce qu'ont bravement entrepris en 1936 les chrétiens généreux groupés dans l'Action Catholique de la Bourgeoisie chrétienne de Lille. Avec un admirable désintéressement, plus soucieux d'obtenir le maximum de résultat que de réduire au minimum leur propre effort, ils adoptèrent, malgré la distance considérable, la région d'Albert, dans la Somme, où la pénurie de prêtres se fait particulièrement sentir : curés qui, pour la plupart, sont âgés ou chargés de 3, 5, voire 7 paroisses, distantes en moyenne de 3 à 5 kilomètres. Il n'est pas question de supplanter le curé, mais de lui venir en aide. C'est d'accord avec lui que le service assurera au moins la messe du dimanche dans les annexes non desservies et, si possible, complètera les enseignements catéchistiques. Au reste, voici l'organisation prévue et aussi les résultats effectivement obtenus :

« Le comité du service de renfort, en relations téléphoniques avec des recruteurs à Lille, Roubaix, Tourcoing et environs, aura donc un triple problème à résoudre : 1° Connaître les paroisses à desservir : ceci se fera d'accord avec l'évêché et les curés ; — 2° Trouver les prêtres disponibles dans les Séminaires, Facultés, écoles professionnelles, maisons religieuses, qui seront volontaires pour célébrer, par autorisation spéciale, deux messes (et en cas de nécessité plus pressante trois messes) dans deux (ou trois) paroisses de la Somme et instruire les fidèles ; — et les catéchistes : jeunes industriels, étudiants, routiers, qui s'organiseront par équipes pour assurer à tour de rôle le catéchisme dans une paroisse « adoptée », y chanter la messe, organiser des jeux, des séances à Noël, etc. ; — 3° Assurer le

[10] *La Croix* le signalait à ses lecteurs le 21 octobre 1937. Nous empruntons les renseignements suivants à une communication de M. Xavier Prouvost publiée dans le n° d'avril de l'*Union*.

transport des volontaires : 200 kilomètres aller et retour, été comme hiver. Il sera assuré par des conducteurs bénévoles qui, à leurs frais, véhiculeront prêtres et catéchistes, ouvriront l'église, sonneront les cloches, prépareront l'autel, serviront la messe.

Une fois l'accord établi entre l'offre et la demande, il ne reste plus qu'à envoyer aux intéressés la feuille de route qui leur fixe les directives à exécuter le dimanche matin : « M. X... ira, à 6 h. 10, rue Carnot, 15, à Tourcoing, chercher M Y..., qui doit être déposé à l'aller à Bazentin pour y assurer le catéchisme, et repris au retour. En passant à Lille, la voiture s'arrêtera au collège Z... pour y prendre M. l'abbé D... qui dira la messe à Eclusier à 8 h. 30, puis à Gueudecourt à 9 h. 45, et retour dans le Nord (vers 13 heures). »

Ainsi conçu et organisé, le service a fait là-bas un travail appréciable :

— 1650 messes ont été célébrées depuis 21 mois, et actuellement 22 messes sont assurées chaque dimanche ;

— 36 paroisses sont desservies à intervalle régulier ; 28 sont desservies à titre exceptionnel, les autres paroisses étant réservées aux curés desservants ;

— 200 conducteurs se sont inscrits pour le service et 40 à 50 prêtres donnent leur collaboration par roulement ;

— 9 messes de minuit ont été célébrées dans plusieurs paroisses, et plusieurs veillées ont été organisées pour Noël.

Dans 4 paroisses, la vie paroissiale a été restaurée grâce au concours combiné d'un groupe d'étudiants des Facultés catholiques et de l'Etat de Lille, d'une section de Jécistes et d'un clan de Routiers de Tourcoing, qui ont permis d'entreprendre avec succès des cérémonies liturgiques plus larges et plus parfaitement exécutées.

D'heureuses transformations commencent à se faire sentir. Dans les villages on remarque déjà l'observance plus parfaite du devoir dominical, une intensification du courant de vie chrétienne dans les âmes et les mœurs et, résultats appréciables surtout aux grandes fêtes et à Pâques : progression des communions (les conducteurs et catéchistes ont à cœur de montrer l'exemple chaque dimanche) et fréquentation plus grande des sacrements. Les membres du service, de leur côté, trouvent un grand profit dans la pratique de leur apostolat. Cet acte de charité moderne leur permet de ressentir la tristesse mortelle d'un village sans sonnerie de cloches, sans prières et sans offices le dimanche, et de trouver la joie si pure de se donner et de servir Aussi est-ce dans l'enthousiasme que s'accomplit, pour le plus grand bien de tous, chaque dimanche, cette entreprise de rénovation spirituelle. »

Ce « renfort volontaire et fraternel », si bien nommé, peut-être n'est-il pas inutile de noter qu'il entre dans les activités de l'A. C. de la Bourgeoisie chrétienne lilloise sous la rubrique : *Service d'utilisation des loisirs*. Et c'est très beau. Voilà, ou nous nous trompons fort, une réponse capable de satisfaire celui qui se demanderait encore si vraiment il y a quelque chose de changé en bien, chez nous, du fait de l'Action Catholique.

6. — Nous ne changeons pas de sujet en ouvrant les *Cahiers d'Action religieuse et sociale* (15 mars, 1er avril, 15 mai) pour faire le point en dressant « le bilan de notre action présente », prévoir les « gestes sûrs » qui conviennent aux « heures décisives » que nous vivons, nous stimuler enfin nous-mêmes par une connaissance plus précise de nos « raisons actuelles de réconfort et d'espoir ». Car tout cela est en rapport étroit avec les progrès de l'Action Catholique.

Tout bilan comporte un passif et un actif. L'auteur nous semble avoir de bonnes raisons de ne pas s'étendre sur le passif, parce qu'on nous le rappelle assez souvent par ailleurs, et surtout parce que l'inventaire de l'actif lui paraît, avec raison, plus « dynamique » et donc plus profitable.

Or à l'*actif* il porte en premier lieu une essentielle liberté reconquise : « Nous sommes catholiques, et en tant que catholiques désolidarisés de tout parti. Les élections se font et se défont... Le vent tourne à droite, à gauche... De plus en plus la question religieuse apparaît étrangère à ces sautes de vent politique ». L'auteur est trop perspicace et trop juste pour ne pas reconnaître que les dispositions des différents partis à l'égard du christianisme sont loin de s'équivaloir. D'autre part il serait trop avisé pour se réjouir d'un calme qui rappellerait la paix des cimetières. Non : la vérité c'est qu'un christianisme plus vivant, plus conquérant que jamais, se voit plus respecté par notre politique française qu'il ne le fut depuis quarante ans. Il y a quelques mois seulement, plusieurs se seraient demandé s'il n'y avait pas là une faiblesse, si en obéissant aux consignes des papes nous engageant à rester libres de tout parti [1], nous ne sacrifiions pas les meilleures chances d'une victoire réparatrice. Nous en ferait-on encore grief aujourd'hui ? Elles rejoignent exactement la remarque très juste des *Cahiers*, les observations que Daniel-Rops rapportait récemment d'un voyage à travers la France qu'il intitulait : *Sagesse de Province* [2]. Plus on s'éloigne de Paris et des grandes villes qui imitent encore la fièvre parisienne. plus la paix est profonde. On lit de moins en moins les journaux partisans, et *la menace* qu'on redoute le plus, c'est... celle des intempéries.

« Cette sagesse de la province me paraît mériter autre chose que des critiques. D'autant qu'il serait injuste de ne prétendre y voir qu'un égoïste détachement. D'être plus près des vraies réalités de la terre et de l'homme, ne gagnerait-on pas plutôt de juger les événements avec une froide clairvoyance ? S'ils deviennent menaçants, on saura leur faire face : à quoi bon s'en énerver par avance ? Ce n'est pas l'indifférence que j'ai observée ; au contraire. Dans plusieurs villes de moyenne importance où l'occasion d'une conférence m'a mené, j'ai trouvé des cercles, d'ordinaire jeunes, où l'on essaie de comprendre, de s'entre-renseigner. Ces centres d'activité intellectuelle et spirituelle, je ne saurais énumérer tous les endroits où je les ai trouvés ; combien de Parisiens apprendraient sans sourire que Brive-la-Gaillarde, dont le nom évoque je ne sais quelle gentille résonance d'opérette, lit, proportionnellement, plus de livres que la capitale, et que le petit groupe de jeunes hommes, que j'y ai vu, a, de maints grands problèmes, une connaissance plus sûre que 99 pour 100 des Parisiens ? Je le dirais aussi d'Annecy, de Gap, et de bien d'autres...

Deux faits m'ont frappé, au cours de ces rencontres Celui-ci d'abord que dans ces groupes provinciaux, un

[1] Il nous paraît inutile de préciser de nouveau la pensée de l'Eglise sur cette question, l'*Ami* ayant eu récemment occasion de le faire (1937, p. 442 et s., p. 617 et s.).

[2] *Temps Présent*, 13 mai 1938.

rapprochement évident s'opère entre des éléments sociaux qui, sans nul doute, il y a vingt-cinq ans, auraient été fort séparés. Ici j'ai vu collaborer dans l'amitié des avocats, le fils d'un important notaire, un jeune libraire très actif, lui-même fils d'ouvrier. Là, un jeune fonctionnaire des Eaux et Forêts travaillait, la main dans la main, avec un artisan. Les barrières de classe sont en train de s'abaisser : n'est-ce pas là un phénomène d'importance ? Et mon autre remarque porte sur l'émoussement de la passion partisane. Où qu'il me soit advenu de questionner les gens, j'ai toujours recueilli le même son, de méfiance accrue à l'égard de la politique, souvent une sorte d'étonnement ironique devant la passion qu'on y met encore à Paris. »

Avons-nous eu tort de reproduire ces lignes ? Ce témoignage d'un parisien ne sera pas pour déplaire à nos lecteurs de province ; ceux de l'Etranger y trouveront peut-être matière à remanier sinon à corriger fort heureusement l'opinion qu'on s'efforce d'accréditer au loin sur notre pays ; et nous savons qu'à Paris même il ne manque pas, grâce à Dieu, de sages pour penser comme Daniel-Rops. Seulement, un agité fait plus de bruit que cent sages.

Nous désolidariser d'une activité qui si longtemps gêna tant la nôtre ne serait rien, si nous nous en tenions là. Mais ce n'est pas tout : il y a encore autre chose au bilan.

« Seconde raison de nous réjouir, second fait à porter à l'actif : *c'en est bien fini parmi nous de l'état d'âme de vaincus.* Les deux sont liés d'ailleurs. Cramponnés à des partis qui se font battre, attendant d'eux seuls un salut qui ne vient jamais, on ne peut avoir qu'un état d'âme de battus, de gens qui combattent par pur devoir,... c'est-à-dire pour se faire battre. Mais quand on mène les combats du Christ avec le Christ, indifférent en quelque sorte même aux vicissitudes de la bataille, parce qu'on sait que ce ne sont que des vicissitudes, parce qu'on sait — et qu'on sent — que l'on est pris dans l'ensemble conquérant d'une immense et nécessaire action victorieuse, *alors on songe à la victoire. Et on ose l'organiser.* Toute notre Action Catholique, d'ailleurs, n'est-elle pas cela : l'organisation consciente — et confiante — d'une victoire qu'on veut vraiment ? La victoire ? Foch, après bien d'autres, en donnait le secret dans ce mot qui résume tout : offensive. Et il saute aux yeux que défendre, et seulement défendre le terrain n'en gagne pas, n'en peut pas gagner.

Offensive. Pour paradoxal que cela paraisse, quand ce sont les âmes qui sont en jeu, les âmes qu'il s'agit de gagner, le mot se traduit pratiquement par ces autres mots : « *ne pas attaquer* »... ou, du moins, et même s'il le faut, s'il est nécessaire d'attaquer, « *se fier à autre chose qu'à l'attaque* ». Car lorsqu'il s'agit des âmes, attaquer veut dire « se défendre », défense nécessaire peut-être afin de préserver d'autres âmes, mais avec la presque certitude que les âmes elles-mêmes qu'on attaque, et justement parce qu'on les attaque, ne se rendront pas, ne seront pas gagnées. *Or « offensive » veut dire « gagner » ou ce n'est plus une offensive.* Il est vrai que le Christ lui-même a attaqué dans quelques cas. Il a attaqué les Pharisiens. C'était à la fin de sa carrière, à l'époque où les Pharisiens, hélas ! ne pouvaient plus être gagnés, à l'époque où le seul moyen de sauver les fidèles de leur emprise — et peut-être d'obliger à opter tel Pharisien au cœur hésitant — était de briser ce monde dur, qui ne pouvait plus être assoupli. En fait, même de la part du Christ, c'était alors une défensive, une défensive nécessaire. Mais que la part est donc réduite de cette défensive douloureuse — car elle fut, n'en doutons pas, la grande souffrance de son action — dans les trois ans de son ministère, de son action pour conquérir ! Tout le reste est *gain par la lumière*, gain, comme le disaient ses ennemis, parce que le Christ « séduisait. » Il s'agit pour nous aussi de « séduire » au sens où le Christ séduisait. Il s'agit de *vouloir* « séduire », et de nous organiser pour cela. Tout le nouveau de notre action, sous les directives de Pie XI, vient de là : Pie XI nous prescrit les méthodes propres à « séduire », c'est-à-dire à gagner les cœurs...

Alors, sans même examiner les postes divers du passif — puisque cet actif décisif — et seul décisif — y figure, n'avons-nous pas le droit de dire que *notre actuel bilan d'apôtres est le plus beau que nous ayons eu depuis d'innombrables années ?* »

7. — Alors, que faire ? Car, n'est-ce pas, si nous nous sommes retirés de stériles bagarres, où se sont consumés en pure perte tant d'efforts qui auraient pu être constructifs, ce n'était pas pour nous croiser les bras. L'Action catholique ne s'est affranchie de la politique partisane que pour nous assurer toute la liberté nécessaire au bien commun de la Cité. Les heures de crise sont, entre toutes, fécondes parce que ce sont les heures où tout se décide, où tout peut-être va changer, où tout est possible *pour peu de temps*, où il dépend de nous, pour une part, que dans ce duel formidable auquel nous assistons entre l'Esprit du mal et l'Esprit de Dieu, ce soit celui-ci qui l'emporte. Evidemment ce n'est pas alors qu'on peut se permettre de hasardeuses fantaisies ni des improvisations... ou des obstinations individuelles. Ecoutons encore l'éditorialiste des *Cahiers :*

« C'est un honneur redoutable et une *lourde responsabilité que de vivre maintenant et d'être au Christ.* Certains gestes, quand on les fait, certains actes, quand on les pose, on pense que — si pauvres soient-ils... — ils se répercutent à l'infini et travaillent pour l'avenir sûrement, efficacement. Ce sont les gestes que l'on fait, ce sont les actes que l'on pose, parce que l'Eglise les commande, ou les désire ou les approuve. L'Eglise... elle est la seule qui sache. Dans la tâtonnante mêlée, où toutes les actions s'enchevêtrent, où, perdu soi-même, l'on mesure mal la portée et le sens de son action, où l'on ne sait quasi plus parfois si l'on va droit dans le sens de Dieu, — dans cette mêlée où cependant il faut agir, et au plus vite, puisque encore une fois c'est l'heure, l'heure unique où tout se décide, — dans cette mêlée incertaine, une voix certaine nous guide, une seule voix... mais qui suffit, *la voix sûre de Celle qui sait.*

Certains gestes, certaines attitudes sont par l'Eglise encouragés, certains avec une insistance qui passe la mesure commune. Alors on se sent rassuré... rassuré et revigoré ! On est sûr, si l'on accomplit, même à tâtons, ces gestes-là, d'accomplir une œuvre féconde, d'accomplir une œuvre divine. Et pendant qu'on les accomplit, des mots vous reviennent à la mémoire..., non pas des mots de prêtres seulement, non pas des mots d'évêques — mots d'Eglise déjà pourtant et directions de la hiérarchie ! — mais les *mots de la décision*, mais les mots souverains, *ceux de Rome...* Et parce que ces mots-là reviennent, — et l'on oserait dire : vous obsèdent, tellement ils furent répétés, — on sait que ses pauvres et faibles gestes servent sûrement la cause du Christ, *en une heure pour le Christ décisive.* On sait, à n'en pas douter, que, même sans le voir clairement, on bâtit lentement l'avenir, on travaille à la chrétienté... On sent qu'on fait une œuvre immense. On est sûr. L'Eglise a parlé ! »

Et l'auteur d'évoquer les mots d'ordre récents, que nous n'entendîmes pas sans un certain étonnement parfois, mais que les événements ont si pleinement justifiés : la *J. O. C.*, juin 1936, et déjà maintenant la *L. O. C.* Retenons seulement la *J. O. C.* Quelle hardiesse d'oser un mouvement jeune ouvrier chrétien, en l'état de déchéance spirituelle où se trouvait la classe ouvrière ! Lancée tout petitement à Clichy en 1927, bientôt transférée à Paris, elle devait en 1935 quitter son second gîte, devenu trop étroit pour ses services généraux dont le développement dépassait toutes les prévisions. Car elle comptait déjà 79 Fédérations, 670 sections, en s'installant dans l'imposant immeuble de l'avenue Sœur-Rosalie, où l'on se trouvait alors bien à l'aise. Les Fédérations sont passées en trois ans à 108, les sections à 2000, les jocistes à 120.000 : sans tenir compte naturellement de la branche féminine aussi prospère. Et *l'imposant immeuble* doit aujourd'hui s'annexer les vastes bâtiments d'une usine désaffectée toute proche. Combien de temps cela suffira-t-il ? Car le succès appelle le succès ; et si la loi a malheureusement joué contre nous sur le terrain du syndicalisme, il n'en va plus de même pour l'organisation de la Jeunesse ouvrière, à laquelle on s'agrège non à cause d'attractions plus ou moins séduisantes, mais pour devenir chrétien, meilleur chrétien, pour « refaire chrétiens ses frères ».

Justement dégoûtés de ne compter plus dans la cité que comme force d'appoint au service de causes toujours étrangères, las de se voir immanquablement enveloppés dans tous les insuccès sans autre contre-partie que l'espérance d'avantages problématiques et très mal définis, dans l'hypothèse d'une victoire de moins en moins probable, les catholiques français doivent d'abord à l'Action Catholique la résolution de recommencer à être *eux-mêmes :* et ils y retrouvent déjà, avec la fierté du nom chrétien, la confiance de la cité qu'ils n'ont jamais mieux servie.

8. — Evidemment cela ne veut pas dire que les oppositions soient toutes surmontées. Nous avons l'assurance d'être jusqu'à la fin des temps en butte à la haine du monde à cause de ce nom chrétien ; et comment des succès qui ne peuvent pas ne pas les inquiéter ne rendraient-ils pas aussi plus agressifs ceux qui se sont promis tout simplement de nous anéantir ?

Il est pourtant des yeux qui s'ouvrent progressivement à la lumière ; et nous n'avons pas fini de voir se développer les conséquences du changement d'attitude à notre endroit, qu'annonçait officiellement, le 8 mai 1937, le porte-parole à la Chambre d'un parti qui nous a si violemment combattus dans le passé : « Nous ne sommes plus anticléricaux ». Cette déclaration, à laquelle rien ne nous empêche de reconnaître au moins quelque courage, a été suivie déjà de plusieurs autres dont il nous est bien permis de nous réjouir : n'est-il pas évident qu'elles ont, sur une partie de l'opinion qui a grand besoin d'évoluer, plus d'effet utile que toutes nos adjurations ? Les *Dossiers de l'Action Populaire* ont bien fait de recueillir les passages les plus marquants des « Propos d'un incroyant » publiés par M. Gaboriaud dans *l'Ere Nouvelle* [3]. Encore ces articles étaient-ils à peu près exclusivement faits de considérations politiques. N'y a-t-il pas plus et mieux dans un article plus récent du même auteur, où l'on pouvait lire :

« C'est le christianisme qui a mis au centre de la question sociale, politique et humaine, la notion de l'individu ; qui a fondé l'organisation de la société sur la pierre angulaire des droits sacrés et imprescriptibles de la personne humaine ; qui a affranchi définitivement l'être humain et en a fait la cellule première et inviolable de toute vie collective, de toute société...

C'est le christianisme, répétons-le, et lui seul, qui a brisé les chaînes des esclaves ; qui, faisant éclater les cadres du monde antique, a fondé une société nouvelle et neuve, pleine d'espoirs et de promesses, sur la liberté de tous et de chacun, sur le salut de l'individu. Il a créé ainsi un ordre qui a régné en Occident pendant quinze siècles ; il a apporté des prémices dont la société moderne n'a pas encore récolté tous les fruits... La justice, active ou passive, que l'on doit aux âges défunts ne saurait nous retenir de reconnaître que l'Eglise, aujourd'hui, unie et disciplinée autant que jamais, produit un effort surhumain pour assurer le triomphe d'une politique fondée sur la doctrine chrétienne. Il faut le reconnaître de bonne foi et reconnaître que cette doctrine ne fait pas obstacle à la démocratie — au contraire [4]. »

Et bien sûr, *timeo Danaos ;* n'empêche que voilà un langage plus sensé et plus équitable que celui auquel les « hommes de gauche » (comme ils s'appellent eux-mêmes) nous avaient habitués et la prudence, si elle prévient un abandon inconsidéré, n'interdit pas l'espoir. Aussi M. René Pinon, le distingué chroniqueur politique de la *Revue des Deux Mondes*, était-il fondé à nous dire hier nos « raisons contemporaines de réconfort et d'espérance » dans un magnifique discours [5] dont nous voulons reproduire au moins une page :

« Dans ce gigantesque branle-bas, les seuls qui n'ont pas le droit d'être pessimistes, qui aient des raisons certaines d'être confiants en l'avenir, qui, bien mieux, peuvent déjà se réjouir de résultats acquis, ce sont les catholiques. De tous côtés, les hommes s'aperçoivent que la dignité de l'individu, menacée d'écrasement par l'Etat Moloch, la liberté des peuples compromise ou déjà confisquée par les Etats mastodontes, les droits de l'esprit et l'indépendance de la pensée menacée d'étouffement par les systèmes totalitaires, trouvent un asile assuré dans cette Eglise catholique que, naguère encore, on accusait d'étrangler la pensée et de nier l'esprit.

Tandis que tout s'écroule, on se rattache à ce qui demeure et l'on s'aperçoit que les solutions inspirées de l'esprit chrétien sont aussi celles qui s'adaptent le mieux aux besoins des sociétés contemporaines. S'agit-il des problèmes sociaux ? On ne trouve plus guère de fidélité au marxisme orthodoxe que parmi les politiciens attardés, et si par ailleurs on enseigne encore la doctrine d'Adam Smith, comme si de formidables phénomènes nouveaux ne s'étaient pas produits depuis son époque, on voit les partis nouveaux en quête d'une doctrine sociale saine et pratique s'approprier celle dont Léon XIII et Pie XI ont tracé les grandes lignes

[3] *D. A. P.*, 10 mai 1938 : « Les radicaux et la politique de la main tendue ».

[4] Reproduit par la *Croix* du 29 avril 1938, et la *Docum. catholique* du 5 juin

[5] Prononcé le 27 mars dernier devant l'assemblée générale de l'Association des anciens élèves de l'Institut Catholique de Paris.

dans leurs Encycliques célèbres et dont les Semaines Sociales de France étudient chaque année les applications et les répercussions...

Nous avons donc les raisons les plus précises de réconfort et d'espérance. Nous n'avons jamais connu une Papauté plus vigilante, plus attentive aux besoins des peuples, un épiscopat français plus éclairé et plus apostolique, et nous avons lieu de nous réjouir que la sagesse de Pie XI ait si bien discerné les plus hauts mérites pour leur conférer les plus hauts honneurs avec les plus lourdes charges. Nous n'avons jamais eu un clergé et des Ordres monastiques plus dévoués à toutes les formes de la charité, de la prière, de l'apostolat. des Universités libres, enfin, plus dignes de servir de guides à la pensée française et de former une jeunesse capable de préparer un avenir moins trouble. On dit que les foules ne sont pas avec nous, qu'elles suivent les mauvais bergers ; elles sont moins loin de nous qu'on ne l'imagine, et qui sait si elles ne sont pas sur les chemins qui pourraient les ramener à nous ? Combien faut-il de grains de blé pour faire un tas ? Combien d'hommes pour faire une foule ? Nous avons vu l'été dernier. au Parc des Princes, 80.000 jocistes s'incliner sous la main bénissante des évêques. Et quelle jeunesse enthousiaste et disciplinée ! Quelle joie de croire et d'avoir retrouvé Jésus ! Quel désintéressement en ce temps où la tyrannie des intérêts matériels est si dure ! Une foule ? Oui, mais aussi quelque chose de mieux, une élite

Le moment où tout semble en ruines est aussi celui où se préparent les reconstructions de l'avenir. Il y aura de terribles luttes, mais tout fait présager que *nous sommes à l'aurore d'un grand siècle chrétien...* [6] »

9. — Hâtons-en l'avènement. Et parce que, tout en nous gardant du mirage d'une progression fulgurante, nous devons avoir, comme le Pape, *la hantise des masses* en perdition, gardons-nous de rien négliger des moyens vraiment propres à nous faire regagner un peu du temps perdu. C'en était un que cette *Ligue Ouvrière Chrétienne* que nous avons vu se constituer pour continuer et prolonger le mouvement jociste (cf. *Ami* 1937, p. 225 et s.). C'en est un autre que l'adaptation des patronages en vue de la préparation des jeunes écoliers aux mouvements spécialisés de Jeunesse catholique. Nous en avons dit un mot déjà à propos de la *J. A .C. (Ami* du 20 janvier 1938, p. 39) quand nous avons mentionné l'entente survenue entre ce mouvement et *Cœurs Vaillants*. La question est trop importante pour que nous ne la reprenions pas, à la faveur de deux articles récents.

Cœurs Vaillants, lancé en 1928, fut d'abord uniquement un journal illustré pour jeunes écoliers, destiné à lutter, en les remplaçant, contre des publications discutées ou peu recommandables, dont nos petits chrétiens, tout aussi friands que les autres de lectures appropriées à leur âge, se contentaient trop souvent faute de mieux. On a voulu en faire, on en a fait entre les mains des prêtres directeurs d'œuvres, « un véritable outil de formation chrétienne ». Il est en effet rédigé de telle sorte que l'enfant puisse s'y récréer sainement, intelligemment, tandis que le prêtre éducateur y trouvera le moyen de faire passer dans l'âme des enfants des vérités qui seront pour ces petits gars de véritables idées-forces. En dix ans la progression a été telle que le journal tire aujourd'hui à 153.000 (dont 142.000 abonnements). Chaque exemplaire étant lu en moyenne par 4 enfants, c'est 600.000 lecteurs qu'on atteint ainsi... sans compter les papas et les mamans. Est-il téméraire d'affirmer que les créateurs de *Cœurs Vaillants* ne prévoyaient pas un tel succès ?

Il est dû en partie à la création d'un *Mouvement* écolier autour du journal et s'appuyant sur lui. Ecoutons l'heureux initiateur, M. l'abbé Courtois, nous en conter la genèse :

« Le patronage d'écoliers est encore actuellement, en France, la formule d'œuvres la plus souple, la plus répandue, celle qui atteint le plus d'enfants, puisque l'année dernière l'enquête que nous avons menée en vue de l'Exposition nous a permis d'affirmer qu'il y avait 12.000 patronages groupant environ 800.000 garçons. Malheureusement, ces patronages constituent, ou plutôt constituaient, une véritable poussière d'œuvres sans lien, sans unité de vues ni de méthodes, et trop souvent avec des hauts et des bas qui correspondaient aux changements de directeurs, chaque nouveau ayant la préoccupation de reprendre tout par la base et aboutissant trop souvent à prendre, en réalité, le contre-pied de son prédécesseur.

De plusieurs côtés déjà des appels s'étaient fait entendre vers une organisation qui revitaliserait tous ces patronages d'écoliers. Il y a cinq ans, Mgr Courbe se fit auprès de nous l'écho de préoccupations de ce genre qu'il avait recueillies dans plusieurs diocèses. A ce moment même commençaient à se développer en France les « Faucons Rouges », importés d'Autriche en passant par l'Allemagne, et des prêtres de banlieue nous firent part du danger que ces organisations nouvelles pouvaient faire courir à un certain nombre de leurs garçons appartenant à des familles socialistes ou communistes. Nous nous mîmes à étudier de près toutes ces pédagogies nouvelles qui exerçaient sur l'esprit des jeunes garçons une fascination incontestable ; et, peu à peu, se dégagèrent les grandes lignes d'une méthode de patronage qui, adaptée à la psychologie de l'enfant, pourrait le préparer progressivement à devenir un militant d'Action Catholique dans le mouvement spécialisé correspondant à son état de vie. Le but de cette pédagogie était de former l'enfant, dès son plus jeune âge, à acquérir cette sainte hantise des autres qui est à la base même de l'esprit d'apostolat, lui faire faire l'apprentissage de la vie d'équipe orientée vers la conquête, et lui communiquer cet optimisme chrétien pour qui les difficultés sont faites pour être vaincues. Quel apport splendide pour les mouvements spécialisés et la rechristianisation de la société de demain si les 800.000 garçons d'âge scolaire qu'atteignent nos 12.000 patronages d'écoliers étaient préparés efficacement à la tâche dure mais enthousiasmante qui les attend ! [7] »

C'était bien à prévoir : les petites sœurs des *Cœurs Vaillants*, et aussi les parents des uns et des autres ne pouvaient pas ne pas réclamer qu'on s'occupât de même des petites filles. C'est fait : *Ames Vaillantes* existe depuis décembre et atteignait au bout de six semaines le chiffre de 47.000 abonnées [8]. De tels chiffres ne disent-ils pas à quel point on a répondu à de réels besoins ?

[6] *Cahiers d'A. R. S.*, 15 mai ; *Doc. Cath.*, 20 mai.

[7] *Union*, mars 1938.

[8] Il ne nous est pas possible, on le comprend, d'entrer dans le détail de l'organisation du mouvement *Cœurs Vaillants*, non plus que celui qui semble s'ébaucher autour d'*Ames Vaillantes*. L'*Union des Œuvres* (31, rue de Fleurus, Paris 6e), qui anime de son ardeur tout apostolique les deux organes, ne demande qu'à renseigner qui en a besoin.

Mais comment établir la liaison entre le *Patronage Cœurs Vaillants* et les mouvements spécialisés ? Pratiquement le problème ne se pose guère qu'en ville, où il est plus difficile à résoudre qu'à la campagne ; aussi, alors que le mouvement *préjaciste* et *Cœurs Vaillants* ont fusionné, le *préjocisme* avec son organe propre *Mon Avenir* reste indépendant, collaborant toutefois avec *Cœurs Vaillants*. Il en est au moins une raison qui saute aux yeux : les difficultés plus considérables de l'orientation pour le petit citadin Si dans une région donnée (car l'agriculture est essentiellement régionale) le petit paysan se prépare naturellement en famille à sa vie professionnelle, le choix du métier est un gros problème pour le petit gars de la ville, à qui le métier paternel ne convient pas nécessairement plus qu'un autre. Aussi conçoit-on que la *J. O. C.* préfère organiser elle-même le *préjocisme* là où elle le peut. Ailleurs on a trouvé une combinaison avec le *Patronage Cœurs Vaillants*. Voici comment on procède à St-Saturnin de Champigny :

« Tous les enfants prêts à quitter définitivement l'école, entrent au service préjociste. Un militant jociste, responsable de la pré-J. O. C., est chargé de ces gars. Formant une véritable petite communauté, très unie, ils se réunissent tous les samedis à quatre heures et demie afin de penser à leur avenir, écouter les consignes et les conseils donnés par le militant jociste, les conférences faites sur les divers métiers, et bricoler pendant près d'une heure, pour montrer un peu leurs qualités naturelles, si utiles à connaître dans le choix du métier. Déjà quelques-uns sont poussés à l'Office d'Orientation Professionnelle de la J. O. C., et se préparent maintenant à entrer en apprentissage dans la branche qui leur a été conseillée (mécanique, pâtisserie...). Nous avons eu recours pour la partie technique à des personnalités de diverses Chambres syndicales, ceci pour signaler aux jeunes préjocistes les écoles d'apprentissage, ateliers... où ils pourront, par une bonne éducation, préparer une vie ouvrière digne et honnête. Au contact du militant jociste et par ses conseils, le préjociste se prépare à entrer au travail, en apprenant comment il doit réagir en face de tout ce qui l'attend, pour que le bureau, l'usine, l'atelier, l'école d'apprentissage ne soient pas pour lui une grande surprise et la cause de la perte de sa pureté et de sa foi, mais un milieu où il grandira spirituellement, et où son action apostolique s'exercera. Tous les mois une Assemblée Générale réunit tous les *Cœurs Vaillants* préjocistes : occasion d'accrochage pour les nouveaux. Le *Cœur Vaillant* apôtre sait amener au service préjociste des petits gars qui se posent comme lui la question du travail proche, et sans vouloir en faire forcément un nouveau *Cœur Vaillant*, mais un chrétien par la pré-J. O .C. — Et le jeudi au Patro, dans son équipe, qui est chez nous une équipe préjociste, il pratiquera son christianisme et sa future vie de travailleur chrétien, en se donnant à bloc.

Enfin nous réalisons le *catéchisme de persévérance* à la façon d'un Cercle d'étude. Le Catéchisme est revu en détail, avec cette particularité que les questions sont traitées par les enfants eux-mêmes : questions auxquelles tous les autres enfants prennent part. D'ailleurs, nous y ajoutons des commentaires d'Ecriture Sainte et des cours d'Histoire de l'Eglise ; quelquefois certaines questions sociales sont abordées. Ainsi le *Cœur Vaillant* se prépare à comprendre un jour les enquêtes de la J. O. C. *(Equipe ouvrière...)*.

Cœur Vaillant connaît *Mon Avenir*. Il ne voit pas en lui un concurrent, mais un aide précieux pour se préparer à sa vie de travail. Il est vraiment « catholique » au sens plein du mot ; et le jour viendra où, joyeux, il verra la J. O. remplacer C. V. Alors il aura compris le véritable but du mouvement *Cœur Vaillant*, dont l'unique ambition a été de le préparer, en étroite liaison avec le Service préjociste, à être un « chic » jociste [9]. »

Evidemment l'exemple n'est pas proposé pour être purement et simplement copié ; il y a lieu de tenir compte en chaque paroisse de contingences particulières qu'il serait simplement déraisonnable de méconnaître. Mais n'est-il pas aussi évident, d'autre part, que l'émiettement des œuvres est encore un résultat, un des méfaits de l'individualisme, que l'union fait la force, et l'action concertée, méthodique, le succès ? Pourquoi serait-ce moins vrai de l'Action Catholique avec ou sans majuscule ?

(A suivre).

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Histoire de Notre-Dame de Saint-Lieu Sept-Fons. — I. Firmin LAMY. *L'ancien Sept-Fons (1132-1789)*. Un vol. gr. in-8 de 330 p., 4 gravures. — II. Etienne BEAUMONT. *Sept-Fons moderne et contemporain (1789-1936)*. Un vol. gr. in-8 de 246 p., 4 grav. — Abbaye de Sept-Fons, par Dompierre-sur-Besbre (Allier).

Un Moine : **Dom Jean-Baptiste Chautard, Abbé de Sept-Fons (1858-1935).** *Simples notes*. — Un vol. petit in-4° de 176 p., 160 grav., 15 f. (franco 16 f. 20). — Même éditeur.

I. — Les trois volumes dont on vient de lire les titres forment un tout agréable à l'œil, plus agréable encore à l'esprit. Seuls, cependant, les deux premiers s'enchaînent l'un à l'autre avec intention. M. le chanoine Firmin Lamy, licencié en Histoire, ancien élève des Facultés catholiques de Lyon, et actuellement curé de Saint-Louis de Vichy, s'est plongé avec amour, durant des années, dans les archives de l'abbaye de Sept-Fons. Ces siècles de recueillement, de pénitence, de ferventes oraisons, de hautes ascensions spirituelles, exerçaient sur son âme de poète, — car il est l'auteur d'un admirable recueil de traductions en vers français des hymnes liturgiques, — une fascination indicible. Il a cependant apporté à son étude, avant tout, la sévérité de la méthode historique. Ses sources sont les plus sûres, sa documentation la plus complète que l'on puisse désirer. Ses dons de poète et de styliste raffiné et élégant ne sont venus qu'ensuite pour insuffler la vie aux trouvailles de la plus minutieuse et de la plus exacte érudition.

Il est sorti de ce travail et de ces très beaux talents une œuvre admirable de sobriété, de clarté, de limpidité. Il n'a rien dissimulé : il y eut des ombres dans cette longue histoire ; il y eut des époques de décadence relative, puis d'autres époques de restauration et de réforme. On trouvera dans le livre de M. le chanoine Lamy un chapitre intitulé : « Un Abbé prévaricateur. » Un autre a pour titre : « Intrigues et complications. » Mais quelles splendides figures, d'autre part, que celles d'un Eustache de Beaufort au

[9] *Patronage*, avril 1938.

XVII^e siècle, et d'un dom Jalloutz au XVIII^e ! Tout cela est vivant, humain et divin tout ensemble.

Nous ne saurions trop féliciter M. le chanoine Lamy de son beau travail.

II. — Débordé par les occupations de son ministère dans son importante paroisse, il avait dû confier à l'un de ses amis, M. l'abbé Etienne Beaumont, licencié ès-lettres, ancien élève des Facultés catholiques de Lyon, comme lui-même, le soin de terminer l'*Histoire de Sept-Fons*. Mais ce qui ne devait former d'abord qu'un chapitre, s'est élargi, par la richesse de la documentation, aux proportions d'un volume presque égal au premier. M. Etienne Beaumont, poète lui aussi et de la plus rare distinction, a su poursuivre cette grande histoire et la conduire à sa fin, à travers des épisodes souvent palpitants et dramatiques.

III. — Le dernier chapitre du volume de M. l'abbé Beaumont avait pour titre : « Dom Jean-Baptiste Chautard. » Mais ce chapitre était volontairement écourté. C'est dans un autre ouvrage que la figure du grand moine, que toute la France religieuse, et même la France laïque d'un Clemenceau, connaissait bien, se trouve esquissée, sous la forme la plus agréable. Il ne s'agit cependant pas d'une biographie proprement dite, qui ne pourra venir que plus tard, lorsque le recul des années le permettra, mais seulement de notes émanant des novices de l'abbaye. Cela est jeune, alerte, plein de fraîcheur et de vie. Un beau livre vraiment à faire connaître et à répandre.

Geneviève G. BESLIER. — **Le Père Brottier**. Epilogue de Georges Goyau, de l'Académie française. — In-12 de 190 p., illustré, 15 f. — Paris, J. de Gigord.

« Ce que je prise le plus, disait souvent le P. Brottier, c'est le service qu'on rend à mon œuvre par la plume. Quoi de plus efficace qu'un livre, qu'un bon livre ?... Quel incomparable moyen de répandre sur l'univers la semence du salut ! »

Dieu merci, ce qui faisait ici-bas le bonheur du P. Brottier a dû réjouir son cœur en Paradis. Coup sur coup viennent de paraître deux biographies qui magnifient l'œuvre plus encore que l'homme : celle du P. Yves Pichon, son confrère (**Le Père Brottier**, gr. in-8 carré de 411 p. magnifiquement illustré, à l'Œuvre d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris 16^e), et celle de M^me Geneviève Beslier, que de longues années de collaboration étroite avec le Directeur du Souvenir africain et de l'Œuvre des orphelins-apprentis d'Auteuil qualifiaient tout particulièrement pour entreprendre cette tâche délicate. L'auteur si apprécié de la biographie de Mgr Augouard, *L'Apôtre du Congo* (Dunod, analysé ici en 1926, p. 743 et en 1933, couv. j. p. 42), de l'histoire du *Sénégal* (Payot), de *La Basilique en fleurs de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus à Paris* (magnifique album, aux Horizons de France, 40 f., composé à la demande même du grand constructeur d'églises que fut le P. Brottier), a su faire vivre avec tout l'attrait de la vérité la physionomie à la fois si complexe et si attachante de son héros.

Rappelons brièvement les grandes étapes d'une vie admirablement remplie et dont le P. Brottier a pu dire lui-même en un moment de confidence : « C'est le lot de ceux qui ont quelque chose de grand à réaliser, que d'être absorbés par leur œuvre et de s'y livrer à une activité qui dévore tout, les heures, les relations, la santé. Et cependant le travail, loin de nous séparer de ceux que nous aimons, nous unit plus étroitement à eux par l'accomplissement de notre mission » (p. 136).

Trois ans après son ordination, le jeune abbé Brottier, originaire de La Ferté-Saint-Cyr, près de Blois, sent son immense besoin d'apostolat insuffisamment satisfait dans le milieu où il se trouve (au collège de Pontlevoy) et une vocation de missionnaire naît en lui. Le voici bientôt chez les Pères du Saint-Esprit. A peine profès, il écrit à son Supérieur Mgr Le Roy la lettre émouvante que voici (septembre 1903) :

« Monseigneur, je suis prêtre, j'ai vingt-sept ans et un peu de bonne volonté. Pour les aptitudes, je n'ai jamais brillé dans aucun genre.

« Mon état de santé, s'il n'est pas très brillant, ne m'a cependant pas empêché jusqu'ici d'aller et venir, tout comme les autres mortels, et je suis convaincu que la vie de missionnaire au grand air me conviendra. Cette vie de missionnaire, je l'ai toujours envisagée, depuis l'âge de douze ans, comme la vie d'un homme qui veut se sacrifier et s'immoler pour le salut des âmes, — vite ou goutte à goutte, qu'importe ? Si cependant il m'était permis d'exprimer une préférence, ce serait pour la première éventualité. C'est vous dire, Monseigneur, que la tête ne me tient point trop sur les épaules ; j'ai du reste de bonnes raisons pour cela. Je ne voudrais pas être présomptueux, mais si vous avez un poste plus périlleux où il faille risquer quelqu'un, je vous dis bien simplement : « Me voici. »

C'est au Sénégal que pendant sept ans il exerce son apostolat. Il revient alors en France et sur l'invitation de son évêque fonde le Souvenir Africain, qui a pour but l'érection en Afrique d'un monument perpétuant le souvenir de tous les Français qui ont donné leur vie pour apporter la civilisation chrétienne sur le continent noir. Ce monument ne sera pas moins que la cathédrale de Dakar. Œuvre difficile et de longue haleine : peu importe ! Avec une persévérance que ne ralentissent ni les cinq années de guerre ni les mille obstacles rencontrés, le Père recueille sou par sou, pour ainsi dire, douze millions. L'œuvre achevée, il n'aura pas la consolation d'assister à son inauguration et c'est sur son lit d'agonie que lui parviendront les échos de la consécration de sa cathédrale par le cardinal Verdier, légat pontifical.

Organisateur-né, c'est lui aussi — combien le savent ? — qui, en 1917, prévoyant la fin de la guerre et voulant que soit conservée l'union des Français réalisée dans les tranchées, fonda l'*Union nationale des Combattants* ; c'est lui qui en trouva la devise : « Unis comme au front » ; c'est lui qui chercha les hommes aptes à diriger le mouvement, qui reçut un jour 100.000 francs de Clemenceau enthousiasmé par son projet. Et quand l'U. N. C. compte 200.000 adhérents, le Père se retire modestement. Il dira plus tard : « Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, c'est pendant la guerre que je l'ai fait. »

La besogne ne lui a pourtant jamais manqué et l'après-guerre lui réservait la plus lourde des tâches. C'est à lui qu'en 1923 le cardinal Dubois eut recours pour remettre sur pied l'Œuvre assez fameuse, fondée par l'abbé Roussel, des Orphelins-apprentis d'Auteuil. Celle-ci végétait. Personne n'ignore aujourd'hui en France ce qu'en fit le P. Brottier, par les moyens humains et avec la protection de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne de la maison, à qui il éleva une magnifique chapelle dont M^me Beslier retrace l'histoire pour la seconde fois.

Le couronnement de son œuvre fut le lancement du « Foyer à la Campagne ». Cette institution admirable mérite d'être mieux connue. On trouvera ici sur elle tous les détails désirables. On ne peut que souhaiter le développement de cette branche de l'Œuvre d'Auteuil, la plus digne d'encouragements peut-être, puisqu'elle lui permet d'étendre ses bienfaits à nombre d'enfants (450 à l'heure actuelle) que la maison d'Auteuil et ses annexes : Saint-Michel (Morbihan), Ste-Jeanne d'Arc à Verneuil, St-Roch à Moissac, etc., ne pouvaient recevoir faute de place.

La fin de l'apôtre fut particulièrement émouvante.